



BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

l'incunable

Montréal, 18^e année, no 3
Septembre 1984

ISSN 0825-1746



Ministère des
Affaires culturelles
Bibliothèque nationale du Québec

Jean-Paul II lors de son passage devant la BNQ. Photo Jacques King.



SOMMAIRE



Montréal — 18^e année, no 3 —
Septembre 1984

Éditeur:
Jean-Rémi Brault

Directeur et rédacteur en chef:
Louis Chantigny

Adjoint au rédacteur en chef et
directeur de l'édition:
Louis Bélanger

Secrétaire à la rédaction:
Louise Lecavalier

Directeur de la photographie:
Jacques King

Courrier de la deuxième classe
Enregistrement n° 1503
Dépôt légal — 4^e trimestre 1984
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN 0825-1746

Reproduction autorisée des textes non
copyright, sur demande et mention de
l'auteur et de la source. Les articles pu-
bliés n'engagent que leurs auteurs.

LE BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈ-
QUE NATIONALE DU QUÉBEC est
publié trimestriellement. Il est distribué
gratuitement à titre personnel. On peut se
le procurer en adressant sa demande à la
Bibliothèque nationale du Québec.
Service de l'édition
1700, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2X 3K6

Des chrétiens d'ici ont parlé à l'évêque de
Rome

André Laurendeau à Paris, ou l'effervescence
intellectuelle

En quoi le « serveur québécois » répondra-t-il
mieux aux besoins de la clientèle ?

La naissance d'un caractère

Le TNM et la BNQ établissent des liens
durables

Il faut célébrer le 500^e numéro de *Relations*

Un modeste hommage aux communautés
religieuses au Québec

Pamphile LeMay, une correspondance

Hertel vit dans la solitude à Paris

De 50 ans en 50 ans, les cartes les plus
marquantes du territoire du Québec

Une thésaurus encyclopédique

La sauvegarde du patrimoine documentaire
local et municipal

*Encyclopédie des grands maîtres de la
musique*

L'actualité et le livre d'artiste

Pages

Jean-Paul Desbiens 3
Collaboration spéciale

Louis Chantigny 6
Secrétariat à l'information

Marcel Fontaine 14
Direction de l'informatique

Arthur Gladu 16
Collaboration spéciale

Roland Auger 18
*Direction du développement et
de la conservation des
collections*

**Georges-Émile Giguère,
s.j.** 20
Collaboration spéciale

Denis Roy 24
Service d'animation

Pierre de Grandpré 26
Collaboration spéciale

Micheline Décarie Ménard 30
Collaboration spéciale

Pierre Lépine 32
*Service des collections
spéciales*

Céline R. Cartier 34
Collaboration spéciale

Yvon-André Lacroix 36
Collaboration spéciale

Gabrielle Bourbonnais 38
*Service des collections
spéciales*

Roland Auger 39
*Direction du développement et
de la conservation des
collections*



Sa Sainteté Jean-Paul II est un pape de prière et de méditation. Documentation La Presse, photo UPI.

Des chrétiens d'ici ont parlé à l'évêque de Rome

par: Jean-Paul Desbiens

Deux mois avant la visite du Pape, la maison Fides a publié un livre intitulé: *Réactions et réflexions de chrétiens d'ici à Jean-Paul II, évêque de Rome.*

Le livre est formé d'une quarantaine de témoignages sollicités. Les auteurs sont des laïcs, des prêtres, des femmes, des jeunes, des religieux. Chacun devait répondre à la question suivante: «*Si l'occasion vous était donnée de passer quelques moments en tête à tête avec le Pape, de quoi lui parleriez-vous?*»

Les réponses portent sur l'Église, la famille, l'école, la situation des jeunes, les femmes, les homosexuels. On

aborde également divers autres sujets: l'art, la vérité, le Tiers-Monde. Saint Bernard est cité à la barre des témoins tout autant que la psychanalyse. Les présentations faites, passons à quelques remarques.

1) Le titre du livre donne le ton: on s'adresse à l'évêque de Rome. Un parmi les quelque 3 000 évêques catholiques. Faut-il voir dans ce titre une manifestation du refus du père qui caractérise notre époque de frères ennemis? Sans père reconnu, il n'y a plus que des frères ennemis, comme le dé-

montre à l'évidence René Girard, notamment dans *La violence et le sacré*.

2) Quoi qu'il en soit de ce refus conscient ou inconscient, il vaut la peine de noter qu'aucun autre personnage, aucun chef d'État ne pourraient réveiller autant et d'aussi profondes questions. La raison est simple: quand il s'agit de la foi, quand il s'agit de la religion, il y va du tout de l'homme, comme disait Pascal. Avant d'être une bête politique, l'homme est une bête religieuse. «*Il y a des dieux dans la cuisine*», disait Héraclite.

3) Comme lecteur de cette quarantaine de témoignages, on est forcément

conduit à distinguer entre les témoignages graves et les témoignages légers.

Les cris n'ont pas tous la même signification. Le cri de surprise fait autant de bruit que le cri de douleur. Le cri rentré du désespoir fait moins de bruit que le cri tactique du militant. En vérité, le silence est la seule chose insoutenable. La seule qui soit toujours digne. Le sondage des silencieux n'est pas encore inventé. Il serait odieux et téméraire de dresser la liste des témoignages graves et des témoignages légers. Ou incultes, si vous préférez. Je procéderai autrement.

4) Je dirai d'abord ceci: l'Église du Québec, depuis bientôt un quart de siècle, se comporte comme un boxeur groggy. Titubante, erratique, craintive, honteuse. Elle ne sortait plus. Elle était comme un homme fier qui a subi une humiliation publique. Une humiliation privée fait le même effet. Le fier digère en silence. Il est tout prêt à s'accabler et à donner raison à tous, sauf à lui-même. Il ne se pardonne pas. Nul ne peut se pardonner. Il y faut un tiers. Le Pape sera peut-être cela.

5) Il arrive alors fatalement que n'importe qui, fût-ce un âne à bonnet carré, profite de la situation. On connaît la fable du *Lion devenu vieux*. Elle est courte, il vaut la peine de la rapporter au complet: tout le monde n'a pas *Les Fables* sous la main. Voici donc:

Le lion, terreur des forêts,

Chargé d'ans, et pleurant son anti-
que prouesse,

Fut enfin attaqué par ses propres
sujets,

Devenus forts par sa faiblesse.

Le cheval s'approchant lui donne un
coup de pied,

Le loup un coup de dent, le boeuf un
coup de corne.

Le malheureux lion, languissant,
triste et morne,

Peut à peine rugir, par l'âge es-
tropié.

Il attend son destin, sans faire au-
cunes plaintes,

Quand, voyant l'âne même à son
antre accourir:

«Ah! c'est trop, lui dit-il: je voulais
bien mourir;

Mais c'est mourir deux fois que souf-
frir tes atteintes.»

Laurent Laplante, par exemple, autrefois de *L'Action catholique*, autrefois du *Devoir*, autrefois du *Jour* signait dans *Le Soleil* du 10 septembre une recension du livre dont je parle. Il

concluait en disant: «*Avec une netteté étonnante, ce livre trace l'image d'un Pape flamboyant et puissamment charismatique, mais aussi (et surtout) celle d'un homme dont la séduisante bonhomie dissimule de moins en moins efficacement l'intransigeance doctrinale et le persistant machisme.*»

6) Le livre dont je parle n'est ni méchant ni blasphémateur. Il est parfois émouvant, parfois inculte. On y en-



«*Vous êtes les enfants de Dieu*». Documentation La Presse, photo Armand Trotter.

tend beaucoup le moi. Moi, curé; moi, homo; moi, femme; moi, mêlé. Un ineffable curé évoque ses 22 ans de scolarité. Comme un syndiqué. Vingt-deux ans de scolarité, ça donne une sacrée autorité quand il s'agit de la vie et de la mort. Une ex-religieuse contemplative demande à l'évêque de Rome: «*Qu'est-ce que la prière a changé pour vous depuis que vous êtes Pape?*» Quand on a une vague idée de ce que c'est que la prière, on ne demande pas ça. La prière n'est ni un onguent pour les bleus de l'âme, ni une magie, ni un chantage. La prière est prière jusqu'au moment d'être exau-

cée. Elle est toujours exaucée. Seulement, on ne le sent pas, et on ne sait jamais d'avance à quelle hauteur elle est exaucée.

Et ce vieil universitaire qui aurait souhaité que le Pape fasse du porte à porte. Il n'a pas remarqué que le Pape fait justement du porte à porte. Nous sommes le 24^e domicile qu'il visite. Que la télévision soit de la partie ne change rien à l'affaire, bien au contraire. C'est ça, le porte à porte que la technique permet maintenant. Notre universitaire aurait-il souhaité qu'elle fût absente? Jésus voyageait à pied; Paul, en galère, mue par des galériens; Jean-Paul II, en Boeing et sur les ondes. Et puis après? Nous n'avons encore rien vu. Le combat des anges est à peine commencé.

7) Dans le livre dont je parle, il est évidemment question de la condition féminine. La condition humaine comprend la condition féminine, mais la condition féminine est en train de se développer à part. Une culture crevée, comme une vache crevée, libère ses composantes. Il n'y a plus de vache; il y a des atomes d'azote, des atomes de carbone, des atomes de soufre, etc.

À ce sujet, je suis un spectateur légèrement amusé. Mon sentiment n'a d'ailleurs aucune importance. L'énergie nucléaire, une fois affranchie du centre organisateur, produit ses effets. Cela est en route, et les résultats sont imprévisibles. «*La vie est toujours le triomphe de l'improbable.*» Mon idée, c'est que le futur est fatal, mais que l'avenir est positivement surprenant. L'Église détient le dépôt de tous les germes. Marie est déjà tout. Cela ne règle pas le problème de Nicole. Le problème de Moïse n'a pas été résolu non plus de son vivant. Tout le reste est politique.

8) Dans le volume dont je parle, il est aussi question des jeunes. Pas vraiment des jeunes. Seulement des enfants. Vive les enfants! À commencer par les enfants foetaux. Mais on ne fera pas une théologie à partir des questions d'enfants. Saint Paul disait: «*Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je pensais en enfant, je raisonnais en enfant; lorsque je suis devenu homme, j'ai aboli ce qui était de l'enfant.*» Et Henri de Lubac: «*L'esprit d'enfance est une grâce merveilleuse, et l'on devra toujours répéter avec l'Évangile que le Royaume des cieux est pour les enfants et pour ceux qui leur ressemblent. Mais la puérilité*



«Laissez venir à moi les petits enfants». Documentation La Presse, photo Bernard Brault.

n'est pas l'esprit d'enfance, la candeur spirituelle est tout autre chose qu'une défaillance intellectuelle.»

Alain encore: «*Par la seule présence d'un enfant de quatre ans, tous ont quatre ans.*» Ou bien, il faudrait s'arrêter à la première question et y rester: «*D'où vient le mal?*» Réponse: le mal vient de moi. Il ne vient pas de l'Église catholique comme l'insinue un psychologue qui affirme que Hitler est un amateur, comparé à la morale catholique. Ce genre d'énormité se laisse dire chez Fides. Cette énorme inculture.

9) Être catholique ne signifie pas que l'on est une réussite humaine. Il n'y a pas à accuser la société, la hiérarchie ou la morale catholique. Je ne demande pas d'abaisser la barre pour me permettre de me sentir champion. C'est déjà beau que je sois assuré du pardon.

Or, à propos du pardon, le livre dont je parle porte ceci: «*Il n'est pas normal de fournir, à tous ceux qui pensent*

différemment, seulement le pardon.»

Il ne s'agit pas de pensées. On n'a pas à pardonner à une pensée. Une pensée est juste ou fausse. Par contre, le pardon, c'est ce que l'on ne peut pas se donner soi-même à soi-même. Il y faut un Pape, c'est-à-dire un père. Ou une mère, ou ta femme, ou ton ami. Et au bout du circuit, le Père qui est aux cieux.

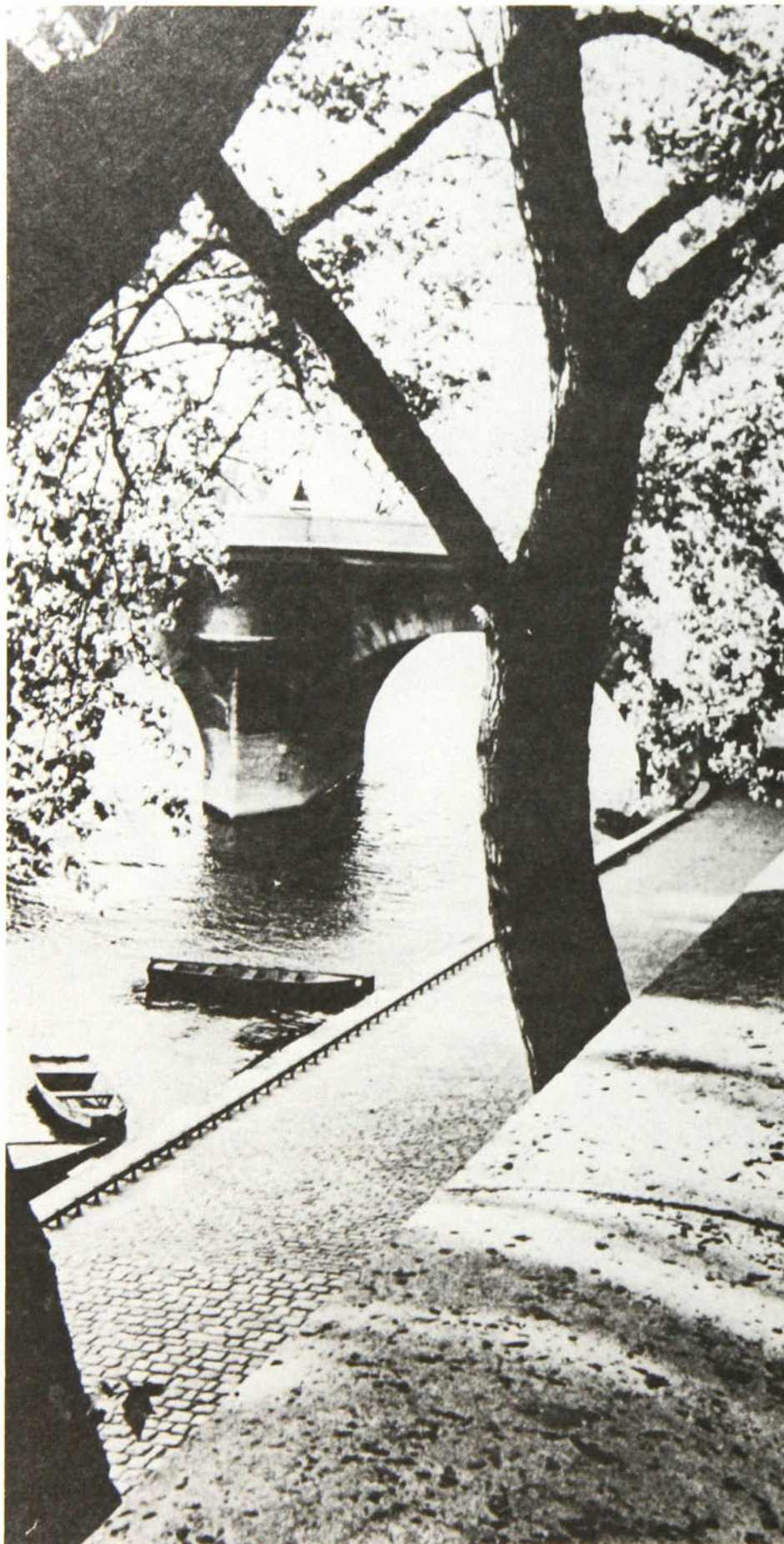
10) Le livre dont je parle s'exprime en langage contemporain, en langage empoisonné par l'égalitarisme, qui est une autre de ces «*idées chrétiennes devenues folles*» dont parle Chesterton.

Je n'envisage ni ne souhaite un néotriumphalisme. J'ai assez de misère à endurer les néo-chrétiens alléluatiques: ceux qui font semblant de croire que c'est arrivé, entre deux poignées de main et trois guitares. Jeunesse de l'Église, quand même! Voici un Pape à Toronto. Il chante. On l'entend. Il bouscule le protocole. Il reste Pape. Il

n'est pas que l'évêque de Rome. C'est un beau vieux. Jean XXIII aussi était un beau vieux. Chaque Pape vient en son temps. L'un ouvre les fenêtres, l'autre applaudit à des polkas. «*Moi, j'ai planté, Apollos a arrosé; mais c'est Dieu qui faisait croître. Ainsi donc, ni celui qui plante n'est quelque chose ni celui qui arrose, mais celui qui fait croître: Dieu. Celui qui plante et celui qui arrose, c'est tout un, mais chacun recevra son salaire selon son labeur. Car nous sommes les collaborateurs de Dieu: vous êtes le champ de Dieu.*»

Un prochain Pape fera peut-être du porte à porte en haillons, dans des souliers empruntés. Ce sera toujours le Pape. Fût-il seul à croire en Jésus. □

Réactions et réflexions de chrétiens d'ici à Jean-Paul II évêque de Rome / sous la direction de Louise Bourbonnais et Denise Robillard. Montréal: Fides, cop. 1984. 157 p.; 23 cm.



3^e partie

André Laurendeau ou l'effervescence

La période de tourisme, tout compte fait des pèlerinages et pâmoisons d'usage, n'aura guère duré. Les Laurendeau à Paris ont désormais leurs habitudes : Ghislaine sa crémillère, son commis-boucher, des fournisseurs dont en bonne ménagère elle a jaugé les produits et comparé les prix ; André sa librairie, sa marchande de journaux, son bar-tabac, enfin un bistrot d'habités, **Le Petit Voltaire**, dont il s'est fait une halte dans ses promenades, un cabinet de lecture, une pièce de travail, son havre de solitude et de méditation.

C'est le classique bistrot de quartier, sans fioritures inutiles mais confortable comme une vieille robe de chambre. Sur le bar en zinc, les sucriers ventrus et la pyramide d'oeufs durs. Au-dessus des bouteilles rangées sur une tablette et de l'énorme percolateur en cuivre brillant, des publicités d'apéritifs, le texte de la loi contre l'ivresse publique, la photographie d'un cycliste moustachu, sur fond de montagnes de carton, et bien en vue de la clientèle, dans son cadre noir, liséré d'argent, la photo du patron, tête altière, menton belliqueux, mèche revancharde, une main sur la hanche, dans l'uniforme bleu-horizon du Poilu, les molletières et les godillots du fantassin.

Plus loin, une arrière-salle sert de refuge à la clientèle dite des « solitaires » qui s'attablent ponctuellement à « leur » place, à diverses heures du jour, sur la longue banquettes de molleskine verte en forme de U. Il y a des glaces sur les trois murs, et dans un angle de la pièce, non loin d'un escalier en colimaçon qui mène aux « W.C. », deux fenêtres à carreaux, dont l'une s'ouvre sur la rue Mouffetard, l'autre sur une venelle en gros pavés.

« Sous les ponts de Paris... »

u à Paris, e intellectuelle

par: **Louis Chantigny**

Un havre de réflexion

Par la grâce du courant d'air qui a chassé les frileux, Laurendeau s'est niché un jour dans l'angle des fenêtres, d'où son regard embrasse la rue animée, la venelle ordinairement déserte quand elle ne sert pas de latrine ou de dortoir à quelques clochards, l'arrière-salle des « solitaires », et enfin le zinc où les habitués boivent debout, roulent les dés, parlent sport durant la belle saison et politique en tout temps.

Plus de vingt ans plus tard, dans le capharnaüm qu'était son bureau au *Devoir*, rue Notre-Dame, Laurendeau pouvait encore évoquer ce bistrot dans ses plus infimes détails : la table de bois peint sur laquelle il écrivait ou déployait ses journaux, les jeux de lumière sur le carrelage selon l'heure du jour et la saison, les rayures de la grosse chatte, Loulou, qui venait souvent se peletonner sur ses cuisses, au chaud, tandis qu'il écrivait, les tics des « solitaires » isolés dans leur mutisme, les silhouettes, les expressions et les divers accents des habitués du zinc, sans oublier le fracas et le gargouillis de la chasse-d'eau, au sous-sol.

Une leçon aux intellectuels

« *Mes cogitations parisiennes se seront déroulées sublimement dans des spasmes de plomberie* », me dira-t-il avec ce petit gloussement, qui lui était si particulier. Pour ajouter, après une pause plus ou moins longue selon son humeur du moment :

« *Tous les intellectuels devraient travailler au milieu de bruits d'intestins et de chasse-d'eau ; ça vous rappelle les fonctions moins nobles de l'homme, qui n'est pas que cerveau.* »

Laurendeau, à n'en pas douter, coula dans ce bistrot parmi les heures les

plus heureuses et les plus fécondes de sa vie. Lui qui, à Montréal, ne pouvait souffrir aucun bruit, la moindre interruption dans son travail, il se demandait encore, deux décennies plus tard, par quelle mystérieuse alchimie psychologique il était parvenu, sans peine, sans effort de volonté, sans exercice de maîtrise ou de discipline de soi à travailler autant et si bien dans le cliquetis des verres, l'éclat des discussions au zinc, le va-et-vient des clients aux « W.C. », et bien sûr le tonnerre de la chasse-d'eau. Peut-être, à certains égards, avait-il retrouvé, ou recréé dans ce bistrot l'ambiance des grandes salles d'études du Collège Sainte-Marie.

Le certain, et l'important, c'est que Laurendeau travailla fort bien à sa table du *Petit Voltaire*. Il y écrivait ses articles du *Devoir* et de l'*Action Nationale*, et notamment sa correspondance, qui était énorme : en attestent les dossiers qu'a recueillis (Dieu merci !) la Fondation Lionel-Groulx.

Les fameux petits carnets...

Dans des carnets d'écolier à pages quadrillées il tenait en outre un *journal*, dans lequel il notait moins les événements du jour que des réflexions (plus ou moins longues) sur des thèmes précis, des comptes rendus de conversations, de rencontres, des notes de lecture.

Certaines de ces réflexions sur un thème donné se transformaient en essais, littéraires les uns, politiques les autres, métaphysiques, parfois. Il noircit ainsi de nombreuses pages sur l'art et la technique de Debussy et de Ravel, « *l'équivalent d'un bon gros livre honnête* », me dira-t-il, « *dont quelques passages n'étaient pas si vilains.* »

Saint-Germain-des-Prés.



Ces précieux «brouillons»!

Ces carnets, «pas loin d'une centaine», qu'il rangeait dans une boîte de carton sous son lit, ont été perdus, soit à Paris, soit dans le voyage de retour à Montréal, Laurendeau n'aurait su dire au juste. Peu lui souciait, du moins l'affirmait-il: «*des brouillons que de toute façon j'aurais mis à la poubelle tôt ou tard. De plus, pas question de publication: il s'y trouvait des passages beaucoup trop intimes...*»

Combien d'autres documents précieux a-t-il ainsi perdus, ou oubliés au fond d'un tiroir, dans un sous-sol ou un grenier, au désespoir des chercheurs qui donneraient (leur main gauche?) pour scruter ces écrits de jeunesse? Écrits d'une importance d'autant plus capitale qu'ils ont été rédigés à une époque historiquement révolutionnaire, les années 20-30, et que Laurendeau forgeait alors sa pensée et ses principes. Tout sans doute n'aura pas été perdu puisqu'il a repris dans sa correspondance et ses articles nombre des thèmes et des idées qu'il avait consignés dans ses carnets.

Sa correspondance, en particulier les lettres à son père et à l'abbé Lionel Groulx est fort révélatrice de son cheminement intellectuel à Paris, tout jonché de doutes, d'interrogations, d'alternances. Un lecteur attentif qui aurait intimement connu Laurendeau de longue date — c'était le cas de l'abbé Groulx — et qui aurait su lire sous les mots serait peut-être parvenu à suivre les fluctuations d'une pensée douloureusement indécise et sans cesse déchirée entre divers pôles. Ce lecteur attentif et surtout sensible au frémissement de la phrase aurait peut-être aussi perçu dans la lettre du jour les lectures ou les entretiens de la veille, et reconnu l'influence de André Siegfried, de Jacques Maritain ou de Emmanuel Mounier à une image, une cadence, un certain ton.

André Laurendeau, ne l'oublions jamais, n'a que vingt-trois ans. Ce n'est plus un adolescent, pas tout à fait un homme mûr. Ses études, on ne pour-

rait plus classiques dans tous les sens du terme, son milieu, des plus stables, traditionnel, conformiste même, rien ne l'a préparé au bouillonnement d'idées nouvelles qu'il affronte.

Son hypersensibilité, sa grande ouverture et d'esprit et de cœur en font un sujet extrêmement influençable. Il est éponge et cire molle, soucieux d'écouter, avide de comprendre, d'assimiler. C'est au demeurant ce miel qu'il coule tous les jours dans ses carnets, chaque semaine dans ses lettres, chaque mois dans ses articles. La grande question serait de savoir dans quelle mesure sa plume tamise, filtre, édulcore ou enrichit la matière en passant de l'écriture intimiste à la rédaction d'écrits plus ou moins officiels?

Des écrits inquiétants

La question s'imposera avec une acuité croissante au fil des mois quand ses incursions, voire ses aventures en terrains dangereux ou proscrits alarmeront sa famille et scandaliseront quelques-uns de ses amis, voire certaines autorités politiques et religieuses.

Son article de janvier 1937 dans l'*Action Nationale* en faveur des républicains espagnols et contre Franco, alors que *Le Devoir* soutient celui-ci et dénonce ceux-là, lui vaudra quelques rappels à l'ordre. Notamment en cause ce passage, que n'aurait pas (trop) désavoué un authentique marxiste: «*On éprouve quelque peine à constater que sur cette question (la guerre d'Espagne), les meilleurs quotidiens canadiens-français n'ont fourni, à leurs lecteurs, qu'une documentation unilatérale. Ils ont confondu la cause du catholicisme avec celle de certains catholiques sans se demander si les catholiques d'Espagne ne portaient point la responsabilité du drame qui se joue aujourd'hui... On ne confond pas en vain, pendant des décades, la vie éternelle avec un régime social périmé. Dieu n'est pas la police bourgeoise chargée de défendre les grandes propriétés des nobles et de*

certaines communautés religieuses et l'exploitation éhontée du pauvre par le grand capitalisme...»^{1,2}

En fera aussi grimacer plusieurs, les ultra-nationalistes notamment, son analyse anti-séparatiste, ou profédéraliste, c'est selon, du cas de l'Alsace-Lorraine et de celui de la minorité flamande brimée par les Wallons, contre-partie de la situation des canadiens-français au sein de la majo-

¹ C'est moi qui souligne

² André Laurendeau, par Denis Monière, p. 96



Le marché des ménagères.



Les révolutionnaires de cafés.



André Laurendeau : « Tous les intellectuels devraient travailler près d'un W.C. ».

rité anglo-canadienne, noyée à son tour dans le grand tout nord-américain.

Entretiens, une lettre à son père n'arrangera guère les choses. Il y avoue « qu'il est troublé, qu'il manque de foi, d'élan spirituel et qu'il est insatisfait par la religion catholique comme elle se pratique au Québec ».³ André aurait-il perdu la tête, et la Foi ? On se le demande avec consternation, et avec angoisse, dans le cercle restreint de la famille et de quelques intimes.

Qu'auraient révélé ses carnets ?

C'est dans l'éclairage de ces lettres à caractère privé, et de ces écrits publics que les fameux carnets parisiens auraient sans doute revêtu une importance capitale pour une meilleure compréhension de l'homme et de son cheminement intellectuel. Si les textes connus de Laurendeau à cette époque ne constituent que l'extrême pointe du iceberg, quels aspects engloutis de sa personnalité nous auraient révélé ses carnets ? Un André Laurendeau gauchisant, socialiste, marxiste même ? Un Laurendeau agnostique, voire athée, en voie ou sur le point de le devenir ?

Toute sa correspondance, certes, exclut pareilles hypothèses. Comme

au reste ses discours et ses articles ultérieurs. Ce que l'on connaît de sa correspondance, dont Denis Monière cite de nombreux extraits, reflète un jeune homme tourmenté qui ne sait plus où donner de l'oreille entre Maurras et Malraux, Daudet (Léon) et Benda, Maulnier et Aragon, Massis et Guéhenno. N'en déplaise à d'aucuns qui ne voient en lui qu'un dillettante en quête de frissons intellectuels ou esthétiques, Laurendeau lamine et épure laborieusement sa pensée dans cette forge crépitante qu'est le Paris des années 30-40.

Il suit, en auditeur libre, des cours de philosophie, de morale et de sciences sociales à la Sorbonne et à l'Institut catholique. Au Collège de France, les cours que donne André Siegfried sur le Canada. Au théâtre du Vieux Colombier, les conférences de Thierry Maulnier, Pierre Gaxotte, Charles Maurras, Henri Ghéon et Bertrand de Jouvenel.

Il écoute, il observe, il note

Il fréquente surtout la plus grande et la plus riche université qui puisse être : celle des auteurs qu'il découvre et dévore ; celle des terrasses de café où il boit les paroles des plus grands écrivains et des plus prestigieux intellectuels de son temps. C'est aussi et de surcroît l'Université de l'Histoire (avec la majuscule, s.v.p.), car il ob-

serve et sent confusément qu'il se produit une rupture entre deux époques, qu'un monde se dérobe sous ses pieds, et qu'une civilisation de l'homme s'engloutit dans le colossal remous de ses valeurs tandis qu'une nouvelle s'élève dans de bouillonnantes et sulfureuses convulsions.

Observateur par tempérament avant de le devenir par métier, Laurendeau oscille de la Droite à la Gauche en passant d'un café, boulevard Saint-Germain, à un bistrot, boulevard Montparnasse. Au **Flore**, il trouve un jour Charles Maurras, le héros, le maître-à-penser de son père. C'est un vieillard à barbiche et à lorgnon, ordinairement seul, emmuré dans sa surdité, voûté sur une pile de journaux et de revues qu'il annote de coups de crayon rageurs. Parmi les hommes qui viennent parfois prendre place à sa table, il reconnaît Léon Daudet à son ventre énorme, Jacques Bainville à ses allures de notaire de campagne, Robert Brasillach à ses joues rebondies et ses lunettes rondes d'élève appliqué. Les écouter discuter, quelle fête de l'esprit !

Aux **Deux Magots**, il verra André Malraux et sa femme Clara, Drieu La-Rochelle (eh ! bien oui...), Jean Guéhenno et Wurmser. Boulevard Montparnasse, à **La Coupole**, au **Select**, au **Dôme**, il écouterait palabrer avec de lourds accents des inconnus dont quelques-uns deviendront célèbres : Victor Serge, Manès Sperber, Arthur Koestler.

Laurendeau écoute, observe, note discrètement certains de leurs propos et les noms d'auteurs dont ces illustres assaisonnent leurs démonstrations. Il ne lui viendrait pas à l'idée de s'approcher, de se présenter, de prendre part aux débats. Timidité de provincial, ou qui se croit tel ? Peut-être. Souci surtout de garder ses distances, tant physiques qu'intellectuelles, pour mieux entendre, comprendre, et tout assimiler.

La nostalgie de ce Paris

« C'est de ce Paris-là que je garde encore le meilleur souvenir », me dira-

³ André Laurendeau, par Denis Monière, p. 97

t-il deux décennies plus tard, dans son bureau de la rue Notre-Dame.

« À écouter ces écrivains, ces professeurs, ces journalistes, je me sentais, au début du moins, littéralement écrasé, honteux. Leur maîtrise de la langue ! Leur usage du mot juste ! Leur esprit ! Et leur érudition époustouflante !... Avaient-ils vraiment tout lu les ouvrages dont ils citaient des passages mot à mot, quand ce n'était pas des pages entières ? Je n'ai jamais de ma vie retrouvé, revécu un tel climat de ferveur intellectuelle.

« Il y avait cependant un danger — je m'en suis d'ailleurs vite rendu compte — à trop fréquenter les mêmes

version des mêmes faits, la guerre civile d'Espagne, par exemple, de la bouche d'un Léon Daudet, d'un Henri Béraud, d'un Robert Brasillach. Les troupes républicaines et les brigades internationales « si héroïques et exemplaires » (sic) y perdaient singulièrement des plumes. Je ne fais pas ici allusion aux profanations des tabernacles et aux viols des bonnes Soeurs, mais à l'extermination sauvage par les agents du *Kominform* des socialistes et des trotskystes. En somme, les communistes orthodoxes étaient ou semblaient plus soucieux d'anéantir leurs frères « déviationnistes » que de combattre les fascistes de Franco. Ar-

nuances et demi-teintes byzantines de la politique française.

Et pourtant, quelles que fussent leurs outrances, et dans certains cas leur mauvaise foi, ces écrivains et ces journalistes n'avaient cessé d'émerveiller Laurendeau par l'ampleur de leur pensée, la vivacité de leurs réparties, et peut-être davantage encore, si invraisemblable que cela puisse sembler, par leurs méthodes et leur discipline de travail...

« À cet égard, ils étaient des maîtres, me disait Laurendeau, vraiment des modèles dont nous, canadiens-français, aurions tout intérêt à nous inspirer.



Ces terrasses de cafés parisiens étaient de grandes universités.

groupes, j'entend par là les intellectuels de la même chapelle. On commence par adopter leurs tics verbaux, leurs formes d'expression, leur logique, et l'on finit par épouser inconsciemment leurs pensées et leurs causes, sans autre examen.

En passant de la Gauche à la Droite

« Je m'arrachais donc à leurs groupes, à leurs groupuscules, devrais-je dire, pour faire une cure à Droite ou à Gauche, selon le cas. Ne serait-ce que par pur jeu de l'esprit, il était passionnant d'entendre l'autre

thor Koestler et George Orwell devaient en parler éloquentement plus tard. On ne pourra certes pas accuser ces deux-là d'avoir été des valets de l'impérialisme bourgeois et du capitalisme international... »

Autre source de scandale : le divorce absolument inconcevable entre ce que des journalistes renommés clamaient ex-cathedra au café et écrivaient le lendemain dans leur journal.

Que d'acrobaties de style pour tordre et malaxer la vérité (?), ou tout simplement les faits selon la ligne ou les diktats du Parti, et ce tant à Gauche qu'à Droite, en passant par toutes les

L'art de ne paraître rien faire

« *Vus de l'extérieur, ces intellectuels confirmaient bien la caricature du français flemmard, bohème, glouton ; le viveur qui passe sa journée au bistrot et ses soirées au bordel. Au début, je me demandais : mais comment gagnent-ils leur vie ? Quand trouvent-ils le temps de travailler ? Et s'ils se rendent au bureau, par quel miracle parviennent-ils à faire leur boulot après les gueuletons et toutes les bouteilles auxquels ils ont fait honneur ?*

« Or, ces hommes étaient, celui-ci professeur au Collège de France, celui-là directeur d'un quotidien influent, cet autre l'auteur de plusieurs livres remarquables, ce dernier à la fois maître de thèses à la Sorbonne, directeur d'une collection chez un éditeur réputé, collaborateur régulier à diverses publications... »

« Prenez le professeur Henri Mondor, par exemple. C'était l'un des grands médecins du Tout-Paris, il dirigeait un Institut, donnait des cours, publiait des communications dans les grandes revues spécialisées. Il animait des colloques, on le voyait à toutes les premières, et il trouvait encore le temps d'écrire des ouvrages admirables sur Alain, Valéry, Mallarmé. Comment s'y prenait-il donc ?

« Un seul de ces emplois, chez nous, rendrait un homme ahuri, hagard, qui aurait peine à vous saluer dans la rue. Quel était le secret ?

« Une simple question d'organisation de travail, de discipline, comme je l'ai appris par la suite, et comme j'ai tenté, sans grand succès, de m'en inspirer. C'est Emmanuel Mounier, un autre bûcheur, qui m'a donné la réponse :

« D'abord, établir le plan de sa journée de travail avec la plus extrême précision, en tenant compte de ses temps forts et de ses temps faibles, qui varient selon chacun. Si vous êtes au meilleur de votre forme le matin, vous y accomplirez donc la tâche essentielle du jour, écrire votre article, un chapitre de votre livre, par exemple. Vous rédigerez votre courrier dans vos temps faibles, en revanche. Entrecouper les périodes de travail intense de périodes de détente, à ne pas confondre avec le temps du repos. Cela peut être l'heure de l'apéritif, au café, mais alors en profiter pour mener des discussions qui peuvent alimenter vos recherches ou la rédaction d'un article. Bref, que chaque minute soit féconde, n'en gaspiller aucune.

« Vous remarquerez en fait, m'avait dit Emmanuel Mounier, que vos compagnons de café n'y demeurent pas aussi longtemps qu'un observateur superficiel pourrait le croire. Ils se sont accordés un temps déterminé. Soudain, ils ne sont plus là, ils se sont excusés à voix basse, ils sont partis sur la pointe des pieds.

« J'ai moi-même noté, disait Laurendeau, que je rencontrais mes gens rarement avant la fin de la matinée, et jamais, au grand jamais en soirée. J'en souffrais d'ailleurs beaucoup, car je me sentais exclu, abandonné. Et je vous parle ici de personnes que je considérais comme des amis... »

Une journée typique à Paris

Laurendeau, il l'aurait admis sans peine ni fausse honte, n'était pas homme à se lever aux aurores, heure à laquelle il se serait plutôt couché, n'eût été de Ghislaine, sa femme, et plus tard de Francine, sa fille. Il s'arrachait du lit en fin d'avant-midi, et traînait dans l'appartement un bol de café à la main,



André Malraux, circa 1936, gracieuseté de Gallimard.

les paupières lourdes, la barbe râpeuse, la mine maussade. Ghislaine s'abstenait sagement de lui adresser la parole et de trop se trouver sur son passage. Toute sa vie Laurendeau aura le réveil pénible et tardif. Il sortait en début d'après-midi, une sacoche de cuir à la main : un livre ou deux, son carnet, du papier à lettre, quelques revues ou journaux dont il projetait d'entreprendre ou de terminer la lecture.

Première halte chez la marchande de journaux, veuve de guerre, ancienne femme d'étage dans un hôtel de province où elle avait brossé — « oui,

môssieu ! » — les bottes du maréchal Philippe Pétain, de passage dans la région, « en galante compagnie », s'empressait-elle d'ajouter, l'oeil égrillard. Laurendeau se rendait ensuite au **Petit Voltaire** occuper sa place habituelle. D'office, la serveuse, ou le patron lui-même lui servait aussitôt un café très fort, et une bouteille d'eau minérale.

Il lisait alors les journaux, moins pour se tenir au courant de l'actualité politique que pour comprendre, comparer et analyser les divers points de vue des grands leaders d'opinion. Un travail patient, minutieux, tandis qu'il soulignait un passage, annotait un texte, recopiait dans son carnet une expression particulièrement heureuse, une réflexion originale. Il lui arrivait de rêvasser, le stylo en suspens, la cigarette vissée au coin de la bouche, le regard lourd et lointain, attitude qui était souvent sienne lorsqu'on entrait à l'improviste dans son bureau au *Devoir*.

Faire le point, réfléchir

Il importe de le rappeler : Laurendeau n'était pas venu à Paris en esthète et en dilettante. Il y avait d'abord et avant tout cherché refuge pour faire le point, assouvir un irrépressible besoin de réfléchir, de mettre de l'ordre dans ses idées, de se donner une méthode d'analyse et de synthèse, une structure intellectuelle à la fois solide et souple, une grille, diraient aujourd'hui nos sociologues et philosophes.

Il ne s'agissait surtout pas de bercer mélancoliquement de jolis états d'âme en sirotant l'apéritif à la terrasse du **Fouquet**. Toutes proportions gardées, bien sûr, il se voulait Descartes dans son *poêle*, Pascal dans sa chambre — cellule de grand malade. Penser, approfondir, se colleter avec un problème, lui faire rendre gorge. Mais comme il se sentait démuni en présence des intellectuels français, dont il se saoulait des paroles aux terrasses des cafés !

Dans le tout premier de ses carnets d'écolier, il s'était tracé un programme d'études et de lectures. *Rôle et devoirs*



Emmanuel Mounier (à gauche) lors d'une rencontre à Munich. C'est le célèbre Vercors que l'on voit de face.



Emmanuel Mounier



Le slogan des manifestations : « Le fascisme ne passera pas. »

de l'intellectuel dans notre société... Ce fut son premier thème de réflexion. Il le souligna de deux larges traits.

« Écrît noir sur blanc, cela fait plutôt bête, dira-t-il, mais c'était pour moi la question capitale, la clef de voûte de tout l'édifice que j'allais tenter de construire. Dans quel cadre j'exercerais ce rôle d'intellectuel, je l'ignorais tout à fait à l'époque, et je ne m'en souciais guère, pour dire la vérité. Enseignant dans un collège ? Professeur d'histoire à l'université de Montréal, comme l'abbé Groulx me l'avait proposé ? Écrivain ? Curieux, le journalisme professionnel ne m'attirait pas particulièrement. Les journalistes, dans l'ensemble, n'avaient pas très bonne presse chez nous, si vous me pardonnez le jeu de mots facile. Par ailleurs, pondre un article chaque jour sur commande sans avoir nécessairement quelque chose d'intelligent à dire ne me semblait pas très sérieux. Le métier, en outre, ne me paraissait pas très bien nourrir son homme. Je voyais plutôt dans le journalisme un agréable passe-temps, l'occasion de livrer une pensée, des réflexions, mais une fois seulement le texte bien mûri, et rédigé à loisir.

« Quoi qu'il en soit, je pressentais que ma voie me conduirait à exercer un rôle d'intellectuel. Aussi m'importait-il de connaître la nature de la bête, ses tenants et aboutissants... »

Nombre de questions-clés

D'autres, beaucoup d'autres sujets s'ajoutaient à cette liste de thèmes de réflexion selon la logique binaire : nationalisme — patriotisme, l'État-nation, droite — gauche, communisme — fascisme, action-réflexion, État-individu, libéralisme — collectivisme...

Incapable de penser autrement qu'un stylo à la main, il jetait des idées, parfois d'assez longs développements sur les pages qu'il noircissait chaque jour, au fil de la plume, sans souci de style, de structure logique. Il y intercalait, sous la tête de chapitre appropriée des notes de lectures, les réflexions intéressantes qu'il glanait dans les discussions de café, le compte rendu de ses propres entretiens avec un Daniel-Rops, un Maritain, un Mounier, un Guéhenno, faisant ainsi double usage car il écrivait des papiers à leur sujet pour le compte du *Devoir* ou de l'*Action Nationale*.

Pour les raisons personnelles évoquées, et parce que le « *devoir d'engagement* » était âprement débattu à l'époque, le thème du rôle de l'intellectuel au sein et au service de la société retint profondément son attention. Il y consacra des centaines de pages, plusieurs carnets, l'équivalent d'un livre, qui se perdit dans les circonstances que l'on sait... Serait-il possible d'en reconstituer les principaux chapitres, tout au moins les grandes lignes forces et les idées-maitresse à partir de ses confidences, de ses éditoriaux, de ses oeuvres purement littéraires même, de ses discours et causeries ? □

Suite au prochain numéro

Charles Mauras fut à son époque tourmentée, l'un des grands leaders d'opinion.



En quoi le « serveur québécois » répondra-t-il mieux aux besoins de la clientèle ?

par Marcel Fontaine

Le 17 mai 1984, dans une conférence de presse conjointe, le ministre des Communications et le ministre de la Science et de la Technologie annonçaient, dans le domaine des banques de données documentaires, une entente avec IST¹, et, dans le domaine des banques de données catalographiques, une entente avec UTLAS², ainsi que la poursuite de négociations entre IST et UTLAS.

La première entente crée un « Centre serveur québécois pour les banques de données »³ documentaires : en vertu de cette entente, la société Informatech dont la mission consistait à diffuser les banques de données documentaires (d'information, surtout scientifique et technique) françaises et québécoises au Québec et à l'étranger, se trouve dissoute et remplacée par une nouvelle corporation créée par IST sous le nom d'IST-INFORMATHEQUE INC.

C'est cependant le deuxième volet de la conférence de presse qui nous intéresse ici : UTLAS et le Gouvernement du Québec se sont entendus pour mettre sur pied au Québec un **serveur de banques de données catalographiques** ; cette décision est l'aboutissement de dix années d'effort pour doter les bibliothèques d'un soutien informatique intégré et efficace. Il n'est pas question ici de présenter un historique complet du dossier : en effet, les influences aussi bien que les intervenants ont été si nombreux et variés qu'il serait fort difficile de comptabiliser l'apport de chacun. Il serait encore plus difficile de prédire avec exactitude la tournure des événements à venir, d'autant plus que, d'une part, les négociations prévues entre UTLAS et

IST-INFORMATHEQUE INC. sont en cours et que, d'autre part, l'engagement précis de chaque bibliothèque demeure sujet à des décisions autonomes et souvent individuelles.

Nous croyons cependant que le rôle de la Bibliothèque nationale du Québec dans la décision gouvernementale de créer le **serveur québécois** n'est pas négligeable : c'est donc son point de vue qui prévaudra ici. Une chose reste assurée : parce que le geste du Gouvernement du Québec lui fournit un excellent moyen de poursuivre ses objectifs, la Bibliothèque nationale utilisera au maximum les capacités du **serveur**, même si, en partie du moins, ses modalités d'utilisation sont encore à définir.

Définition

Qu'est-ce qu'un **serveur de banques de données catalographiques** ? C'est une entreprise dont la mission essentielle consiste, premièrement : à recevoir, de toutes sources disponibles (spécialement des bibliothèques nationales) l'**information** relative aux documents publiés dans le monde et aux documents disponibles dans les bibliothèques québécoises ; deuxièmement : à **diffuser** cette information sur demande au moyen des **technologies modernes de téléinformatique**. Il va de soi qu'une telle entreprise, pour accomplir sa mission, devra établir des accords de toutes sortes avec une foule d'autres entreprises, mais cet aspect de la question n'a pas à être traité ici.

Rien évidemment n'empêche le **serveur** d'offrir en complémentarité toute une panoplie d'autres services connexes, tels : la vente de produits imprimés ; des services de catalogage en ligne ; des produits SOM⁴ (microfiches) ; des microordinateurs, clés en

main, reliés ou non au système central, des liaisons avec d'autres systèmes ; des traitements spéciaux ; etc...

Même les petites bibliothèques devraient pouvoir y trouver leur profit : elles pourront normalement trouver chez le **serveur** à des taux raisonnables (il faudra qu'ils soient avantageux) la connaissance des dossiers catalographiques des autres bibliothèques, la possibilité de maintenir leur propre catalogue, de l'interroger ou d'en obtenir une copie, la possibilité, également, d'interroger les catalogues des autres et de communiquer avec eux.

Historique

Depuis 1973, il y a eu de nombreuses démarches et études de la part d'un grand nombre d'intervenants, toutes pouvant être considérées comme une étape dans l'aboutissement de ce dossier : contentons-nous de dire que les méthodes manuelles de travail traditionnelles ont petit à petit été remplacées par des méthodes informatisées, mais il manquait encore la disponibilité universelle de l'information et des méthodes automatisées pour tirer de cette évolution tous ses avantages. Ce que souhaitaient tous les intervenants et ce que vise à accomplir le **serveur** sera d'abord de rassembler tous les morceaux du casse-tête : c'est-à-dire que tous ceux qui profitent déjà d'un système automatisé pourront plus facilement travailler en complémentarité ; ce sera ensuite de permettre aux autres qui le désirent d'évoluer dans le même sens.

Il existe de multiples points de vue légitimes susceptibles de fournir des éclairages variés sur l'ensemble de cette question. Nous nous limiterons à celui de la Bibliothèque nationale. Dès 1970 la Bibliothèque avait choisi de développer avec le ministère des Communications un système lui permettant de créer une base de données, les objectifs principaux étant d'obtenir

¹ IST : Industrielle Services Techniques.

² UTLAS : University of Toronto Library Automation System.

³ QUÉBEC (Province). Ministère des Communications, **INFORMATHEQUE-UTLAS : Notes pour l'allocation de M. Jean-François Bertrand**, (17 mai 1984), p. 1.

⁴ SOM : Sortie d'Ordinateur sur Microfilm.

en sous-produit l'impression de la bibliographie nationale, mais aussi éventuellement, la diffusion en ligne des informations colligées et l'informatisation complète de toutes les fonctions de l'institution.

En 1975, la Bibliothèque nationale a participé, avec les bibliothèques universitaires (il s'agissait du groupe Télécats/Unicat⁵) à la constitution d'un fichier collectif, selon les modalités d'une entente collective avec UTLAS. Au début des années 1980, le concept de fichier collectif, devenu désuet, fut remplacé par une nouvelle architecture de fichiers et le groupe Télécats/Unicat a décidé de se dissoudre : même si à ce moment-là, les bibliothèques universitaires du Québec décidèrent de se regrouper sous l'acronyme RIBLIN⁶ pour négocier les services désirés auprès d'UTLAS, la Bibliothèque nationale choisit plutôt de ne plus utiliser que le système développé au ministère des Communications, parce que UTLAS n'était pas préparé à produire la bibliographie nationale, parce que le système du ministère des Communications pouvait déjà assurer cette production, aussi bien l'imprimé que le ruban magnétique correspondant et, parce que continuer d'utiliser deux systèmes différents, tous les deux en évolution constante, était devenu trop onéreux.

La Bibliothèque nationale s'est par ailleurs vite aperçue que son système ne pourrait jamais être développé à sa convenance et à des coûts raisonnables. Elle a donc, seule d'abord, puis avec d'autres bibliothèques gouvernementales, tenté de faire approuver l'acquisition du système DOBIS⁷, tel que mis au point par la Bibliothèque nationale du Canada : c'est cette dernière demande qui a déclenché toute une longue série de démarches et d'études, pour finalement amener le Gouvernement du Québec à conclure

une entente avec UTLAS INC. et avec IST-INFORMATIQUE INC. pour créer ce qu'il est convenu d'appeler le **serveur québécois**.

Situation

Nous nous retrouvons donc dans une situation complètement nouvelle : nous savons que notre support informatique était désuet et ne pouvait plus raisonnablement être développé à moins d'être complètement refait ; nous savons maintenant qu'il sera abandonné au profit du **serveur québécois**. Nous savons qu'une firme québécoise offrira ou pourra développer les

La Bibliothèque nationale, pour sa part, a de bonnes raisons de vouloir utiliser les services en ligne du **serveur** : cette façon de faire lui permettra de mieux remplir ses obligations vis-à-vis l'ensemble des bibliothèques et ne l'empêchera aucunement de poursuivre d'autres objectifs d'organisation interne ou d'amélioration de ses services à sa clientèle individuelle.

Actuellement, la Bibliothèque nationale, comme il se doit, reçoit en dépôt légal la totalité de la documentation publiée au Québec : elle en fait la description, la conserve et la met à la disposition du public, sur place et par prêt-entre-bibliothèques : la bibliographie nationale bien que produite par

La Bibliothèque nationale s'est par ailleurs vite aperçue que son système ne pourrait jamais être développé à sa convenance et à des coûts raisonnables.

services dont nous avons besoin tout en étant en mesure de s'adapter aux exigences de l'évolution technologique. Nous savons qu'une majorité de bibliothèques québécoises utiliseront les mêmes services informatiques, ou, tout en utilisant des services différents auront tout de même accès à l'ensemble des informations catalographiques que le **serveur** détiendra ou auxquelles il aura accès.

En pratique, l'essentiel de la situation se résume de la façon suivante : IST-INFORMATIQUE INC. gèrera au Québec, et sous licence, les logiciels d'UTLAS INC., contribuera à leur évolution, disposera de toutes les données descriptives du contenu des bibliothèques québécoises (ou y aura accès), aura également accès aux données du réseau ontarien de bibliothèques ; la compagnie offrira également à ceux qui le désirent les autres services informatiques nécessaires à la gestion des fonctions des bibliothèques.

des moyens informatiques n'est cependant disponible qu'avec un délai suffisamment important pour en diminuer l'utilité ; ses catalogues, dans les salles de référence, ne peuvent être mis à jour qu'avec un délai encore plus important, sa banque de données est encore incomplète et ne peut être utilisée, comme il serait normal, comme outil de référence pour accélérer les travaux courants. Ce sont ces lacunes que les démarches antérieures cherchaient à corriger et que la création du **serveur québécois** permettra de combler.

Projection

Notre premier objectif consiste à obtenir du **serveur** l'assurance que les performances actuelles ne seront pas amoindries sous prétexte de bonifica-

Suite à la page 29

⁵ Télécats/Unicat : Télécatalogage/Union Catalogue.

⁶ RIBLIN : Réseau Informatisé des Bibliothèques/Library Information Network.

⁷ DOBIS : Dortmund BibliotheksSystem.

La naissance d'un caractère

par Arthur Gladu*

Nous sommes loin du temps où les caractères étaient créés sur l'ordre des rois ; Louis XIV allant jusqu'à décréter des signes distinctifs qu'il était interdit d'imiter : doublement du délié supérieur de certaines lettres, etc.

Avant de parler au présent, nous voulons reproduire le caractère que Claude Garamond grava au cours de la première moitié du XVI^e siècle, connu sous le nom de « Romain de l'Université », qui fut seul en usage à l'Imprimerie Royale de France jusqu'à l'époque où les types de Louis XIV le remplacèrent.

La pureté des formes, l'affinement des déliés, l'harmonie des ligatures en font la première écriture purement typographique et consacrent la mise au point définitive du caractère romain, né à Venise au siècle précédent dans l'atelier de Nicolas Jenson. (Fig. 1).

d'exemple & de patr
eu dequoy fonder &
grandeur de leurs {

Fig. 1 Lignes de caractère composées en Garamond extraites du *Cabinet des poinçons de l'Imprimerie Nationale de France*, 1950. Corps 18.

À ce moment-là, chaque lettre était gravée manuellement sur un poinçon et reportée sur une matrice pour « couler » des caractères en relief. L'impression typographique, entrant en contact directement avec le papier, donne une beauté d'impression impossible à imiter avec le procédé décalque (offset) généralisé aujourd'hui pour fin d'économie.

Le Garamond, comme tout autre caractère utilisé sur les composeuses sophistiquées d'aujourd'hui, n'est qu'une piètre imitation, modifiée pour s'accommoder aux exigences techniques de ces machines. (Fig. 2).

d'exemple & de p
eu dequoy fonder
grandeur de leur

Fig. 2 Lignes de Garamond composées sur une composeuse moderne. Le dessin est lourd et les déliés épaissis pour s'accommoder aux exigences de la machine à composer.

Le regretté Carl Dair, designer et typographe canadien bien connu, dessina le caractère « Cartier » vers 1969. Il le surnomma ainsi en reconnaissance à la province de Québec où débuta ses activités de créateur. À ce moment-là, l'ordinateur et les bancs sophistiqués de reproduction sont inexistant. Chaque lettre, chaque signe doivent être dessinés et redessinés sur une hauteur de six pouces et ce, pendant plus de dix années. Cependant, le caractère « Cartier » qu'on trouve sur la composeuse Compugraphic, n'est pas beaucoup employé, l'italique étant plutôt de style calligraphique. (Fig. 3).

Le temps que l'
LE TEMPS QUI

Fig. 3 Le caractère Cartier dessiné par Carl Dair vers 1969.

Les questions que chacun peut se poser devant les lettres de l'alphabet et les tentatives de situer le dessin de chaque lettre en un point précis de la longue et confuse histoire de l'écriture humaine, aboutissent à beaucoup d'interprétations différentes. C'est pourquoi nous ne tenterons pas de présenter une longue étude des séries de ca-

ractères mais nous devons faire une comparaison du caractère UQAM que nous voulons présenter aux lecteurs, avec un autre caractère diamétralement opposé par le style.

Nous avons donc choisi la lettre sans empattement de la série antique, coiffée du surnom « contemporain » malgré qu'elle fut copiée du grec d'inscription. (Fig. 4). Ce caractère sobre

Le temps que
LE TEMPS QU

Fig. 4 Caractère Futura. Corps 24 pts.

est idéal pour la composition des titres et de textes courts. Malheureusement, dû aux vendeurs de caractères et à une génération de graphistes ignorant des règles élémentaires de typographie, il est employé pour les articles de certains journaux, livres, etc. Il est connu sous plusieurs noms : Helvetica, Grotesk, Univers, Spartan, Vogue, etc. dépendant du pays ou de la compagnie fabriquant une composeuse.

Son ancêtre, le grec d'inscription, fut gravé vers 1834 pour l'Imprimerie Royale de France en copiant les inscriptions des époques helléniques et Périclès. (Fig. 5).

Δ Ο Σ Α Ν Τ Ο Ν Λ Ο Λ Ο Ι
Υ Σ Ε Λ Ρ Α Μ Μ Α Τ Ε Υ Ε
Σ Τ Α Μ Ι Α Σ Ι Ν Η Ο Ι Σ

Fig. 5 Caractères grecs d'inscription. Extraits du *Cabinet des poinçons de l'Imprimerie Nationale*, 1950.

La naissance du caractère UQAM date de plusieurs années. M. Daniel Robichaud, alors étudiant au module design graphique de l'Université du Québec à Montréal, obtient une sub-

* L'auteur est professeur en design à l'Université du Québec à Montréal.

vention de recherche de cette institution en 1983 pour compléter et finaliser cette étude graphique. M. Normand Lacas, spécialiste en techniques graphiques, le seconda dans les problèmes de reproduction.

Contrairement au caractère antique, le caractère UQAM comporte des empattements facilitant la lecture de textes courants. Il existe actuellement en trois graisses : maigre, demi et gras. Les versions italiques verront le jour si son auteur reçoit l'encouragement nécessaire pour défrayer le coût des opérations pour l'emploi sur une composeuse. Son adaptation serait une première pour le monde de l'édition au Québec. (Fig. 6, 7 et 8).



Fig. 6 Le caractère UQAM dessiné par M. Daniel Robichaud. Version maigre.
Fig. 7 Le caractère UQAM. Version demi. Pour économiser de l'espace, nous ne montrons que les majuscules.
Fig. 8 Le caractère UQAM. Version grasse.



Les empattements supérieurs portant vers la gauche, permettent une composition plus compacte pour une économie de 20% dans la longueur de composition. Les jambages des lettres ascendantes et descendantes (bdfghjlpqy) sont suffisamment courts pour réduire l'interlignage. Ces deux atouts sont importants pour la lisibilité et l'économie d'espace. (Fig. 9).

Homogénéité, lisibilité, originalité et respect des traditions. Tels sont les critères qui ont présidé à la création de la famille typographique Uqam. Ce caractère fut à l'origine conçu pour l'usage interne de l'Université du Québec à Montréal dont il porte le nom. Mais ces limites devaient rapidement se voir franchies. L'alphabet s'est avéré faire preuve de qualités qui le hissent au rang des manifestations marquantes dans le monde de la typographie contemporaine. Destiné avant tout à la composition des textes courants, le caractère Uqam peut aussi s'adapter à celle des titres et entêtes. Les trois graisses proposées (maigre, demi et gras) augmentent encore l'étendue de cette gamme d'utilisations. Les versions italiques et condensées verront le jour sous peu.

Fig. 9 Bloc de caractère UQAM version maigre. Composé sans justification à droite. Composé à l'aide de feuilles décalques.

Ces trois fontes représentent un ouvrage de plusieurs années. Des milliers de croquis, sans cesse révisés, nécessaires à la réalisation de 250 lettres et signes. (Fig. 10).



Fig. 10 Croquis préliminaire avant la réalisation du prêt-à-photographier.

Après un choix définitif, chaque lettre est dessinée à une hauteur de cinq pouces. Les courbes complexes sont exécutées sur l'ordinateur. (Fig. 11).



Fig. 11 Prêt-à-photographier avec des lignes servant à l'alignement des lettres.

Il ne reste plus maintenant qu'à préparer les logiciels nécessaires au fonctionnement d'une composeuse, ce qui représente une somme relativement considérable.

Cette réalisation n'est peut-être qu'une étape préliminaire dans l'implantation d'alphabets de source réellement québécoise. Nous avons toujours été à la remorque de notre voisin du sud dans ce domaine, à cause de l'impossibilité physique de fabriquer des caractères de plomb. Aujourd'hui, à l'aide des nouveaux procédés à notre disposition, il est temps que nos graphistes envisagent sérieusement de créer une nouvelle typographie québécoise. Ils mériteront, par contre, d'être grandement encouragés par les organismes responsables. Notons, en passant, que le caractère UQAM méritait, au mois de décembre 1983, une mention spéciale au concours Typespec organisé par la revue américaine d'arts graphiques Studio. □

Le TNM et la BNQ établissent des liens durables



La distribution de « Mésalliance » de George Bernard Shaw. Photo André Lecoz. Fonds MSS-3.

par **Roland Auger**

À l'occasion des vingt ans de la fondation du Théâtre du Nouveau Monde, la direction prenait contact avec la Bibliothèque nationale du Québec pour lui offrir ses archives. Un inventaire du fonds a été établi en décembre 1971. Un ensemble de 28 cartons contenait toutes espèces de documents concernant les spectacles présentés au cours des saisons : aussi bien des textes de pièces que de la correspondance administrative, des compte rendu de tournées, des spicilèges, des cahiers de régie, plans de décors, dessins de costumes, publicité, coupures de presse, etc.

De nouveau, cette année le TNM a voulu renouer et nous offrir la suite : affiches, correspondance, cahiers de régie, « blow-up », plans de décors, textes, plans de production et que sais-je encore. Nous aurons ainsi l'histoire complète de ce théâtre qui évolue dans

notre société depuis près de trente-cinq ans au rythme des événements du temps en alternance avec le retour au théâtre de répertoire.

Cette tranche de notre vie culturelle, importante dans l'ensemble des activités culturelles de la Métropole, apporte un témoignage vivant et soutenu sur l'époque que nous sommes en train de vivre et la civilisation que nous voulons bâtir ensemble. Nos meilleurs acteurs s'y produisent régulièrement. Même la relève est assurée en faisant place aux jeunes comédiens. Tout le pays connaît cette troupe et, à plusieurs reprises, elle s'est manifestée en Europe avec un succès enviable.

Acquisition exceptionnelle

Il n'est pas négligeable pour une institution comme la Bibliothèque natio-

nale du Québec de disposer de cet ensemble de documents de première valeur aussi bien pour l'histoire du théâtre que pour celle de l'évolution socio-culturelle de notre pays.

De Molière à Michel Tremblay, des dramaturges américains, britanniques, italiens, espagnols et autres, des idéologies contemporaines aux pures traditions classiques, c'est la gamme complète qui est passée régulièrement en revue par cette troupe prestigieuse. On peut retracer non seulement les textes, mais les dispositifs de mise en scène, les horaires de répétitions selon la disponibilité des comédiens. Les scènes les plus marquantes ont été fixées en « blow-up ». Des cahiers de régie, les plans de production et décors peuvent nous faire revivre un spectacle dans toutes ses péripéties.

Que l'on se souvienne, par exemple, de la production plutôt percutante de

La continuité peut prendre diverses formes sans que pour autant l'idée fondamentale soit altérée. C'est peut-être ce qui arrive à une institution comme le TNM, longtemps sous la direction artistique de Jean-Louis Roux et maintenant guidée par Olivier Reichenbach. La récente transformation physique annoncée par l'acquisition de l'immeuble par une compagnie opérant dans le domaine du «fast-food» fait voisiner le quotidien utilitaire avec une plus substantielle nourriture de l'esprit. On verra peut-être ce que ce mariage de raison pourra donner comme progéniture!

Les Fées ont soif de Denise Boucher. Récemment encore, *Amadeus* faisait un succès avec Albert Millaire. On ne peut plus compter les spectacles de haute qualité donnés par ce théâtre, saison après saison, depuis tant d'années.

Il est significatif que cette institution entretienne dans sa tradition le sens de la continuité, le sens de la culture perpétué à travers ses diverses formes et selon les fluctuations des mouvements d'idées. Administrateurs consciencieux, directeurs artistiques en éveil, ils stimulent sans cesse leur public à vivre de nouvelles explorations et à saisir le reflet des pulsations de l'histoire à travers le quotidien.

Sans doute nos chercheurs auront-ils grand intérêt à consulter cette abondante documentation qui révélera aux générations à venir quels ont été les préoccupations et les intérêts des gens de maintenant. Nous ne pouvons qu'être reconnaissants à la direction du Théâtre du Nouveau Monde de s'être souciee, et avec une admirable constance, de léguer au peuple québécois cet héritage qui le rappelle à lui-même et modèle en même temps son devenir culturel. □

théâtre du nouveau monde

du 9 novembre au 9 décembre |73

avec

edgar fruitier

un spectacle de

robert
prévost

MOLIÈRE

le malade
imaginaire

Il faut célébrer le 500^e numéro de *Relations*

par Georges-Émile Giguère, s.j.

Sous ce titre, la revue *Relations* publiait en mai dernier, son cinq centième numéro. On me demande de souligner cet événement qui a sans doute son importance pour tout le milieu québécois. Immédiatement tout un monde surgit à mon esprit, un monde que ma mémoire ne peut s'empêcher d'étaler même sur tout un siècle. Si j'ai vécu les quarante-trois ans de la revue, non pas au sein de l'équipe de rédaction, ce fut en témoin quelquefois distrait par mes propres occupations d'enseignant. Mon information historique pour le début de ce siècle repose sur les sources les meilleures que j'indiquerai pour la satisfaction des lecteurs les plus curieux.

Ce numéro 500^e, dans son apparente modestie, se présente d'abord comme un « *hommage aux comités de rédaction qui ont fait la revue depuis 43 ans, en particulier à l'équipe Richard-Archambault-Ledit-Cousineau qui lui a donné naissance* ». Le public lecteur lui-même n'est pas oublié dans cette distribution de grâces.

Le principe de base

Albert Beaudry, l'actuel directeur, établit dès la page liminaire le principe de base de sa revue tant dans son passé que dans son présent et son avenir. Elle se présente, écrit-il, « *non pas d'abord comme un instrument d'information* » (ce qui est moins possible à un mensuel qu'à un quotidien), « *mais comme un outil d'analyse* ». De là il découle « *que la revue opère un choix dans la masse d'information* » pour ne concentrer son attention que sur les faits majeurs. Il se dit conscient que l'équipe n'a jamais disposé que de ressources limitées. Elle s'est toutefois appliquée à être « *un petit laboratoire de recherches; attentif à l'évolution de notre société, cherchant à discerner les défis que pose à notre foi et à notre volonté d'engagement la mutation en cours* ».

Nous verrons que cette « *volonté d'engagement* », préoccupation

constante de ses directeurs, fut pour *Relations*, occasion d'attaques parfois mesquines, surnoises, quelquefois violentes et presque mortelles. L'engagement pour la justice sociale, plus encore que pour la foi, selon le besoin, fut la pratique commandée par l'actualité du moment. Même si la direction a tendu vers l'objectivité, elle avoue n'être jamais neutre. Ce qui explique pourquoi de nos jours, sa préoccupation de foi engagée l'oriente, à l'instar de toute l'Église postconciliaire « *vers les faibles, par solidarité, comme vers une voie de salut, une redécouverte de l'Évangile, une exigence de conversion* ». En d'autres termes, l'engagement social est devenu plus visiblement un engagement de foi.

L'analyse de ce numéro

De telles déclarations pourraient n'être qu'un paravent pour faire oublier le passé de la revue. Cependant tout le reste du numéro 500^e consiste en une analyse des quelque quarante-trois ans passés pour quelques secteurs qui ont majoritairement préoccupé les différentes équipes de rédaction.

Le directeur Beaudry se met à la tâche, mais non pas pour une analyse complète des 16 000 pages déjà publiées (43 volumes de quelque 360 pages). La permanence des objectifs ressort des trois ponctions qu'il opère : 1941 pour le moment du départ, 1966 pour les vingt-cinq ans de sa revue, et 1984 où il indique son orientation pour l'avenir.

Les autres auteurs de ce numéro appuient davantage sur le présent et l'avenir. Julien Harvey opte pour « *l'indispensable nationalisme québécois* »; Jean-Paul Rouleau commente « *un lieu privilégié d'élaboration d'une nouvelle culture* », Jacques Chenevert se demande « *que devient l'Église du Québec?* ». Les autres écrivains examinent le projet éducatif : Greta Chambers traite de « *liberté religieuse* », Paul Tremblay discourt sur « *la nécessaire*

conciliation des droits opposés », Norbert Lacoste propose de « *protéger notre héritage culturel* », alors qu'Anita Caron préconise « *le pluralisme comme projet éducatif* ». Finalement Gisèle Turcot soutient que « *la dignité des femmes passe par le droit au travail* ».

Et le reste de l'histoire

Enfin ma préoccupation d'historien a elle aussi ses exigences car le 500^e numéro de la revue *Relations* n'est pas un sujet simple à développer, et cela pour plusieurs raisons. La première de ces raisons est qu'à 499 numéros avant celui-ci il y a eu non pas un commencement, mais plutôt une sorte d'aboutissement. Il n'y a aucun doute pour moi que la revue *Relations* a été et demeure le résultat d'une longue gestation dont je dois faire état.

Une autre raison aussi évidente est qu'on ne peut évaluer globalement un périodique aussi soucieux d'actualité, surtout si sa préoccupation de départ s'est maintenue sur quarante-trois ans. Ceux qui savent qu'elle a connu des hauts et des bas doivent connaître les circonstances qui expliquent ces fluctuations.

En troisième lieu, ni ce 500^e numéro, ni même la revue *Relations* ne sont des faits isolés. Faute de les situer dans un ensemble plus vaste, on risquerait de tronquer l'histoire, de ne présenter qu'une facette d'une réalité plus large.

Parce que j'ai été un témoin plus ou moins attentif, un lecteur assez irrégulier de la revue, et surtout parce que je ne suis pas centenaire, je dois puiser mon information à des sources multiples mais toutes jugées autorisées. En mentionnant ces études, je veux fournir des moyens de compléter mon tableau et d'en vérifier du même coup l'exactitude. Ces lectures nous font rencontrer des personnes et des institutions pour la plupart aujourd'hui disparues, des individus ou des groupes certes alors plus rigoureusement encadrés que de nos jours, mais souvent aussi plus disciplinés que n'ont voulu par la suite le leur reconnaître leurs détracteurs. Parfois ils ont été prophé-

tiques, ou avant-gardistes avant l'expression à la mode, mais souvent dotés d'une vision plus vraie et plus authentique que certains maîtres de chapelle qui les ont bousculés pour prendre ensuite leur place. La preuve en est que leur marque est demeurée indélébile bien au-delà de leur époque et de leur milieu. Ils ont construit sans créer de ruines.

Non pas un début mais un aboutissement

Le P. Jean d'Auteuil Richard, témoin privilégié de cette gestation et même acteur de ponté dans cette entreprise, en a raconté la genèse dans les *Nouvelles de la Province du Canada français*, de décembre 1982 (pp. 46-111) sous le titre de «*La fondation et les premières années de Relations vues par son premier directeur*». L'auteur, toujours vivant, a écrit avec sérénité, sous l'oeil critique de milliers de témoins: public et confrères jésuites.

Le tabloïd *Perspectives* du 28 juin 1975 publiait un article dont l'auteur n'était ni acteur, ni Jésuite, ni même témoin immédiat des oeuvres de la Compagnie de Jésus. Jean Blouin, aujourd'hui collaborateur occasionnel à *L'Actualité*, faisait là une première apparition publique qui fut remarquée.

Une banale recherche d'ordre littéraire, un travail de routine pour ses études universitaires avaient conduit Jean Blouin dans un système qui l'avait fortement impressionné. Sa description qui couvrait quatre grandes pages du tabloïd était déjà toute contenue avec sa propre rédaction dans son titre. «*Un formidable réseau d'éducation populaire et d'action sociale. Pendant 50 ans avant la Révolution tranquille et l'instruction gratuite, les Jésuites, par leurs institutions et leurs écrits, ont rallié, dirigé et informé un peuple laissé à lui-même.*» Mieux que quiconque Jean Blouin fournit tout l'encadrement qui a finalement produit entre autres effets, une revue comme *Relations*. Donc cette revue n'était pas un fait isolé, ni une production spontanée.

Un homme-orchestre

Au sommet de cette pyramide d'hommes et d'oeuvres diverses on retrouve un homme à tout faire. Ils étaient quelques-uns de ce genre au début de notre vingtième siècle. Le P.



Richard Arès a publié une étude biographique sur celui dont il fut lui-même le collaborateur et le successeur: *Le Père Joseph-Papin Archambault, s.j. 1880-1966. Sa vie, ses oeuvres*. Dans le *Cahier d'histoire des Jésuites* numéro 5.

La revue *Relations* comptait déjà vingt-cinq ans au moment du décès du P. Archambault. Elle consacra quatre de ses pages aux témoignages les plus autorisés sur celui qui par son action et son rayonnement avait préparé et suscité le climat favorable à une telle éclosion. C'est avec raison que le cardinal Paul-Émile Léger affirmait que «*le Père Archambault, par les oeuvres qu'il a fondées et lancées en ces cinquante dernières années, appartient à*

l'Église du Canada français». Ajoutaient leurs hommages l'abbé Lionel Groulx, Alfred Charpentier, co-fondateur de la CSN, Jean Deschamps, directeur de la SGF, Richard Arès, directeur de *Relations* et Jacques Cousineau, co-fondateur de la revue.

Citation hors contexte

Une phrase citée hors contexte trahit parfois, et même souvent la pensée de son auteur. Ne peut-il pas en être de même des hommes et des oeuvres, s'ils ne sont pas soigneusement situés dans leur milieu ou dans leur époque? Mal compris, ils sont sévèrement jugés, évalués indûment méritants ou

dignes de tous reproches. Un extrait de Jean Blouin nous sera ici utile vu qu'il décrit le réseau d'oeuvres, toutes basées sur la paroisse ou la famille.

Parmi les trente-ans-et-plus, rares sont ceux qui n'ont pas été, à un moment ou l'autre de leur vie, scouts, croisés, cadets de Sacré-Coeur, acéjistes, ligueurs, zéloteurs d'un organisme de charité, fervents lecteurs de feuillets paroissiaux, fréquentateurs annuels de retraites paroissiales, assidus de processions religieuses, etc. Il était difficile d'échapper à ces innombrables associations qui vous cueillaient sitôt votre âge scolaire atteint et vous enveloppaient tel un lourd manteau; en retour elles se révélaient d'excellents instruments d'éducation populaire et un facteur de vie communautaire réelle... Les Jésuites ont bâti et animé un semblable réseau à Montréal dans la première moitié du vingtième siècle. Ce réseau gagne à être connu parce que la population qu'il a rejointe et formée a influé énormément sur le type de société que le Québec connaît actuellement, et aussi parce qu'il constitue un modèle historique d'action sociale dont on peut tirer certaines leçons.

Suit immédiatement une liste des institutions qui formaient ce réseau jésuite: paroisses, collèges, maisons de retraites et prédication, École sociale populaire, écrivains, imprimerie et publications, ACJC, Apostolat de la prière, Messenger du Sacré Coeur, Croisade eucharistique. Et j'en passe. À propos de la paroisse de l'Immaculée-Conception, Blouin note que «ses 112 000 habitants de 1942 ont été répartis en neuf paroisses dans l'ordre suivant: Saint-Euzèbe (1897); Sainte-Philomène (1905); Saint-Jean-Berchmans (1908); Saint-Stanislas-Kostka (1910); Saint-Dominique (1912); Saint-Pierre-Claver (1913); Saint-Marc (1917); Notre-Dame du Saint-Sacrement et Saint-Louis-de-Gonzague en 1926. Ces paroisses relevaient du clergé séculier mais les patronymes jésuites de plus de la moitié d'entre elles indiquent bien les liens qui les unissaient à la paroisse-mère».

Sur les collèges, il manifeste un étonnement et une admiration équivalente.

Le Sainte-Marie, monstre à quatre têtes (français, anglais, cours de commerce, cours classique) devait fatalement se diviser. En 1888, il légua le cours de commerce au Mont-Saint-



Réunion de vacances des quatre anciens directeurs de Relations: PP. Richard Arès, Jean-d'Auteuil Richard, Albert Plante et Irénée Desrochers en compagnie du P. Hervé Carrier. Photo F. Camille Paulin, s.j.

Louis, construit à cette fin; puis il se départissait de son bloc anglophone huit ans plus tard, qui deviendra le collège Loyola. Quant au collège Brébeuf, il date de 1928. Il recevra la clientèle sélect (Ville Mont-Royal, Outremont, Westmount). Le Sainte-Marie, en comparaison, avait une vocation plus populaire, dans le sens qu'il recrutait plus bas dans l'échelle sociale. Fait important, le collège de la rue Bleury a été l'un des trois collèges classiques (avec celui de Valleyfield et le séminaire de Saint-Hyacinthe) à l'origine de l'Association catholique de la jeunesse canadienne, l'A.C.J.C. L'idée d'un congrès de fondation sera même lancée par un de ses étudiants, Joseph Versailles, un assidu des rencontres hebdomadaires organisées par le père Samuel Bellavance au cours desquelles l'on débattait des grandes questions d'actualité. Elle sera officiellement fondée en 1904, avec comme devise: piété, étude, action. Toutes nos élites traditionnelles en ont fait partie.

S'il nous fallait établir la généalogie des oeuvres socio-religieuses des Jésuites de cette époque, l'exposé en serait interminable. Retenons toutefois pour notre propos, cette dernière note de Jean Blouin: «Vingt ans, donc, avant les facultés de Sciences sociales de Laval et de Montréal, les questions sociales devinrent les sujets d'études et des publications d'un groupe dirigé par les Jésuites. On est à mille milles du grand silence généralement accolé à tout ce qui précède 1960.»

Sur ce dernier point, Blouin ne fait que reprendre les propos d'une journaliste dont les sympathies cléricales ne sont pas évidentes: «On a fait croire, à

moi et à d'autres de ma génération, qu'avant que nous atteignions notre majorité, vers 1960, tout ne fut que noirceur au Québec, noirceur à peine éclairée par quelques grands faits d'armes, comme la grève des mineurs de l'amiante en 1949 ou celle des tisseurs de Louiseville quelques années plus tard.» (Evelyn Dumas, *Dans le sommeil de nos os*, p. 169, 1971). Et à ce propos, Jean Blouin ajoutait: «Toutes ces associations, toutes ces ligues, tous ces mouvements ne tenaient pas du hasard ou de la cigogne. Ils constituaient, en dépit de l'apparente autonomie des divers secteurs qu'ils touchaient, un véritable réseau communautaire dirigé par un groupe social identifiable.»

Enfin naquit Relations

L'idée d'une grande revue daterait, au dire du P. d'Auteuil Richard, des années '30. Elle fit lentement son chemin dans les esprits pour débloquer finalement au cours de l'année 1940. Quelques jeunes Jésuites revenaient d'un séjour de spécialisation en Europe. On a alors discuté autant de l'orientation de la revue que du nom à lui donner. Dans le premier cas, l'enjeu était entre une revue d'intérêt général du genre des *Études*, de *Culture*, de la *Revue dominicaine*, des *Carnets viatoriens* et du *Canada français*. La préoccupation plus nettement sociale se rattachait davantage à *America*, de type américain et plus près de l'actualité. C'est finalement cette option qui l'emporta.

Quant au nom de la nouvelle revue il fut le résultat de nombreuses consultations puis d'un choix qui fut dévoilé le

22 octobre 1940. « *Relations* a en effet obtenu 35 suffrages, *L'Ordre chrétien*, 13 et *L'Ordre nouveau*, 10. » Opter pour le nom de *Relations*, c'était évoquer les célèbres publications des Jésuites de la Nouvelle-France au 17^e siècle, sans nécessairement choisir la même orientation que celles-ci. C'était du même coup évoquer tous les liens à entretenir avec l'entière société québécoise.

Les hauts et les bas

Pour ce qui concerne les hauts et les bas de *Relations*, nous nous contenterons d'évoquer seulement les coups durs subis soit par la revue, soit par ses directeurs, comme l'affaire de la silicose que tout le monde se rappelle, ou la grève de l'amiante qui l'a suivie, puis les attaques de *Cité libre*.

En mars 1948, la revue *Relations* se portait à la défense des ouvriers victimes de la silicose. C'était jeter une pierre dans la mare tranquille et provoquer un immense remou. Les représailles ne tardèrent pas à s'exercer avec force contre les Jésuites et contre leur revue. L'équipe de *Relations* fut dispersée aux quatre vents. On peut dire que la revue paya de son existence la défense d'une cause que depuis ce temps-là il est devenu normal de considérer comme juste et normale. *Relations* n'a pas encore réussi à se relever de ces coups.

Trente ans plus tard, en mars 1978, *Relations* publiait dans ses pages un article d'un journaliste de *La Presse*, Jean-Pierre Richard, pour rappeler ce pénible épisode de son histoire. L'auteur rappelait ce que son père, ses oncles et son grand-père maternel avaient vécu dans son village natal. Lisons son entrée en matière :

L'austère revue des Jésuites dont le nom rappelle les marches et contre-marches des fils de saint Ignace sur les chemins neufs de l'Amérique du nord, portait un seul titre :

LA SILICOSE
de Saint-Rémi d'Amherst
à
l'Ungava
BURTON LEDOUX

Cet article apprenait à l'opinion que des dizaines de travailleurs québécois étaient morts de silicose dans les mines d'un grand trust dans le petit village de Saint-Rémi d'Amherst, en



silence et sans autre secours que celui de leur curé. Que beaucoup d'autres étaient si gravement atteints que leur mort ne faisait pas de doute. L'article de Ledoux était précédé d'un éditorial en coup de hache et d'une liste des morts de Saint-Rémi.

directeurs

Jean d'Auteuil Richard
Adélarde Dugré (intérimaire)
Albert Plante
Richard Arès
Irénee Desrochers
Robert Toupin
Albert Beaudry

janv. 1941 - juin 1948
juil. 1948 - sept. 1948
oct. 1948 - avril 1956
mai 1956 - juil. 1969
sept. 1969 - fév. 1977
mars 1977 - déc. 1979
janv. 1980 - ...

programmes en éditoriaux : janv. 1941, oct. 1956, sept. 1971, mai 1984

quelques numéros plus remarquables : pour son année de vingt-cinquième anniversaire, la revue présenta des numéros spéciaux offrant un portrait assez exceptionnel de l'évolution du Québec : au plan religieux, socio-économique et familial. Janvier 1972 fut consacré au *Rapport Dumont*, celui de mai 1979 à la place de la femme dans l'Église, et en mai 1980 au référendum.

La mort des silicosés, l'article de Burton Ledoux, les réactions brutales des magnats des mines, celles du gouvernement du Québec, les attitudes des diverses tendances de l'Église et enfin les mouvements de la partie éclairée de l'opinion publique font de cette affaire un événement historique qu'il importe encore de sonder trente ans après.

Dans le volume de l'année 1948 de la revue *Relations* on peut suivre toute l'évolution de ce dossier.

Le dossier de la grève d'Asbestos se trouve exposé en détail, avec tous les jeux de coulisse, dans le premier ouvrage d'une trilogie qui s'est limitée à ce premier tome. L'auteur, Jacques Cousineau est décédé durant la semaine qui a suivi la publication de cette première tranche. *L'Église d'ici et le social, 1946-1960* de Jacques Cousineau contient l'histoire et l'oeuvre de la Commission sacerdotale d'études chargée de conseiller l'épiscopat québécois. Cette grève de l'amianté fut une des plus décisives luttes syndicales. Non seulement Cousineau a fait partie de l'équipe de *Relations* et de la Commission sacerdotale, mais il était aumônier de syndicat, et il avait le premier dispensé un enseignement universitaire sur le syndicalisme ouvrier.

Les attaques de *Cité libre* se rattachent à ces deux sujets. Cet épisode nous est rappelé par le P. Arès dans la biographie du P. J.P. Archambault. P.E. Trudeau, alors directeur de *Cité libre* entreprenait une lutte à mort au nationalisme québécois et à l'oeuvre de l'École sociale populaire. La décennie de 1950 fut profondément marquée par cette drôle de guerre.

Pour finir en beauté

Conviendrait-il de terminer sur cette note, sans ajouter au moins la liste des

directeurs dont les équipes se sont vues offrir ce numéro 500^e en hommage ?

Parvenus au terme de notre exposé, est-il nécessaire de redire que *Relations* à travers ses 500 numéros s'est révélée « un laboratoire de recherche sur les questions sociales » ? Nous laisserons à nos lecteurs de juger son engagement social inspiré par la foi de ses équipes directrices. Ils verront si elle est toujours demeurée « attentive à l'évolution de notre société ». □

Un modeste hommage aux communautés religieuses au Québec

par Denis Roy

La visite du Pape Jean-Paul II au Québec aura éveillé, sans nul doute, beaucoup d'intérêt chez les Québécois de tous âges. Elle aura aussi suscité de multiples projets de célébrations. La Bibliothèque nationale du Québec n'a pas échappé à ce courant. Ainsi a-t-elle décidé de rendre, à cette occasion, un hommage particulier aux communautés religieuses d'hommes et de femmes qui ont oeuvré et oeuvrent encore sur notre sol.

Cet humble hommage s'est concrétisé par la mise sur pied d'une exposition et la publication d'une bibliographie. Celle-ci répertorie plus de 600 titres de livres relatifs à l'histoire des communautés religieuses et de leurs fondateurs et fondatrices. Quant à l'exposition elle-même, elle était présentée au public du 27 août au 22 septembre. L'exposition, tout comme la bibliographie, était intitulée *Les communautés religieuses au Québec*.

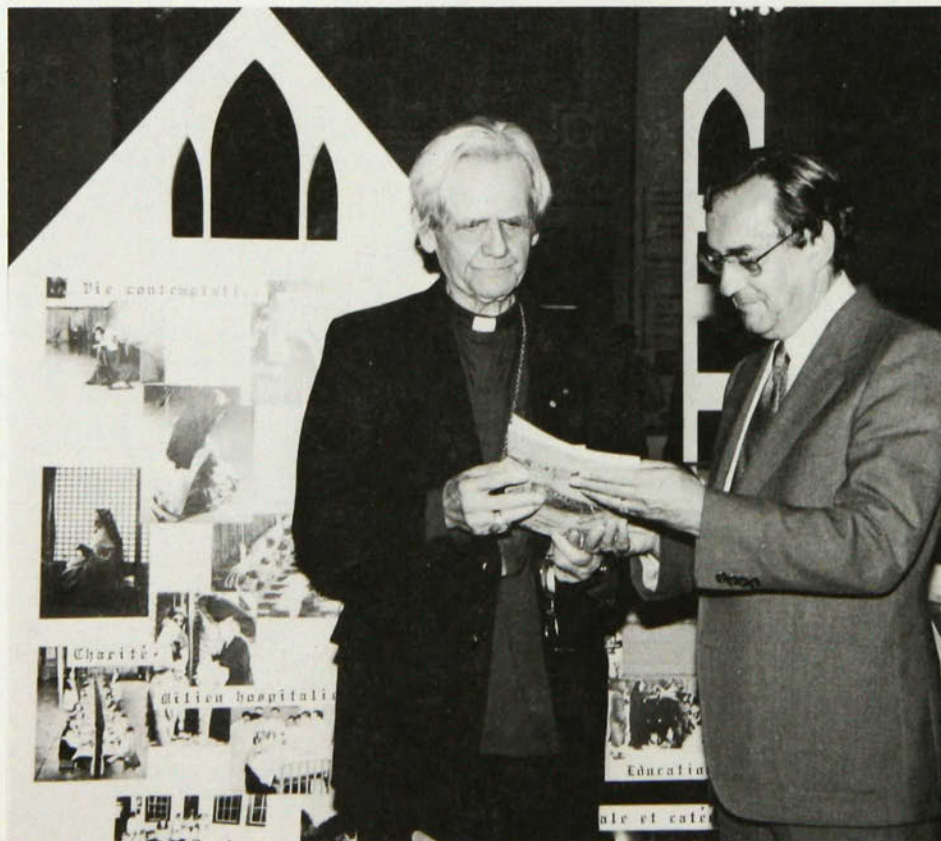
L'importance du rôle qu'ont joué les communautés religieuses au Québec a, depuis la « Révolution tranquille », été occulté volontairement ou non. Était-ce parce que, le regard tourné vers l'avenir, on en oubliait le passé, ou parce que les membres de la nouvelle élite de l'époque rejetaient en bloc tout ce qui avait été accompli jusqu'alors par les représentants d'une idéologie « passéiste » et leurs prédécesseurs ? Il ne nous appartient pas ici de démêler les fils de l'Histoire. Force nous est cependant de constater que, dès les premières années de la colonisation française en Amérique du Nord, les communautés religieuses ont pris l'initiative. Elles ont activement participé à l'édification des institutions qui assuraient la permanence de la société ré-

cemment établie sur ces terres nouvelles.

En effet, qui a créé les premiers hôpitaux, fondé les premières écoles (qu'elles soient académiques ou professionnelles) et la première université, mis sur pied les premiers services d'aide aux défavorisés ? Les communautés religieuses ont, chacune dans la sphère d'activité que lui avait assignée

son fondateur ou sa fondatrice, contribué à édifier le Québec moderne.

Ainsi notre réseau actuel d'hôpitaux, notre système d'éducation, les oeuvres de charité de toutes sortes, et même notre vie culturelle, sont-ils directement le résultat des efforts anonymes de milliers de religieux et de religieuses de ces communautés d'hommes et de femmes qui ont



Le conservateur en chef, M. Jean-Rémi Brault remet au cardinal Paul-Émile Léger, un exemplaire de *l'Histoire des communautés religieuses au Québec*. Photo Jacques King.

œuvré et œuvrent encore chez nous, certaines depuis plus de trois cents ans.

C'est pour leur rendre hommage et leur témoigner notre reconnaissance collective que la Bibliothèque nationale a mis sur pied l'exposition *Les communautés religieuses au Québec*. Celle-ci comporte trois volets distincts. Le premier présente une sélection de vingt-quatre mannequins vêtus de reproductions de costumes de communautés de religieuses de Montréal et de sa région. Ces mannequins proviennent des collections du Musée Beaulne de Coaticook. Le second volet illustre les multiples activités auxquelles se consacrent les religieux et les religieuses.

Enfin, le dernier volet présente des livres retraçant l'histoire de la plupart des communautés œuvrant au Québec. Rangés en ordre alphabétique, les livres sont ouverts à une page rappelant soit le fondateur ou la fondatrice de chaque communauté, soit encore les premières années de sa fondation ou les activités qu'elle exerce. Les volumes apparaissant dans le troisième volet ont été sélectionnés à partir de la bibliographie *Les communautés religieuses au Québec* qui, elle-même, se limite aux livres relatant leur histoire et la biographie de leurs fondateurs ou de leurs fondatrices. Ils ont tous été tirés des collections de la Bibliothèque nationale du Québec.

On remarquera sûrement l'absence de quelques communautés. Pour certaines, aucun livre traitant de leur histoire au Québec n'a pu être répertorié. Pour d'autres, malheureusement, la Bibliothèque ne possède pas encore les volumes.

Osons espérer que le public qui aura visité cette exposition pourra mieux apprécier tout ce que nous ont légué par leur travail les membres des communautés religieuses au Québec.



Un des hommages rendus aux communautés religieuses catholiques, prend la forme d'une bibliographie signalétique. Celle-ci qui n'est pas exhaustive, présente par ordre alphabétique des noms des communautés, les livres traitant de l'histoire des communautés au Québec et de leur rayonnement missionnaire dans le monde.

1^{ère} partie

Pamphile LeMay, une correspondance

par Pierre de Grandpré

Aux deux extrémités de la période d'« aberration destructive » désignée par Victor-Lévy Beaulieu, dans son *Manuel de la petite littérature du Québec*, comme la plus critique qu'ait connue la société québécoise — de la charnière du vingtième siècle aux dix ans qui ont suivi la crise économique mondiale, — deux séries de documents, dans nos archives, sont particulièrement propres à faire saisir de l'intérieur des mentalités en passe de nous devenir étrangères.

J'ai déjà parlé, pour la fin des années 30 du journal intime, de la correspondance et d'écrits divers du passionné d'études Jacques LeDUC (MSS-25) héros boulimique d'une vie intellectuelle embrassée avec la fougue de la jeunesse. Pour la période du début du siècle, l'historien des mentalités aurait intérêt à réfléchir sur le témoignage bien significatif qu'est la correspondance de Pamphile LeMay sexagénaire, puis septuagénaire — de 1896 à 1914, — avec sa fille Évangéline et avec son gendre Téléphore Saint-Jorre (MSS-176).

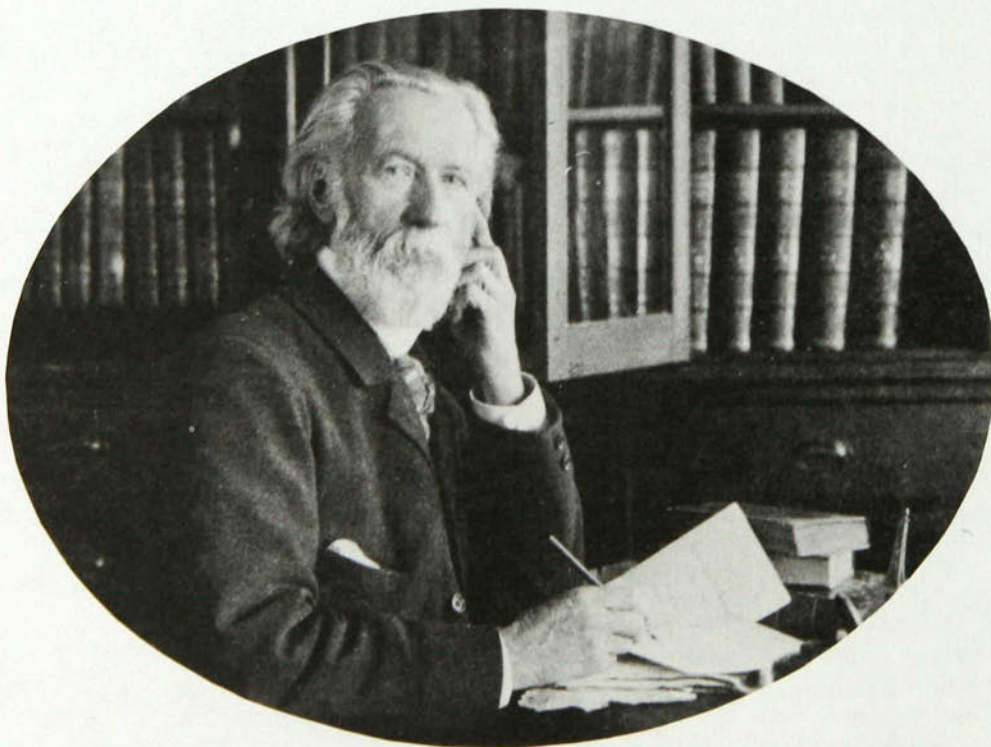
Images d'un autre siècle

Henri d'Arles estimait que devaient lire les *Contes vrais* (1899) de LeMay — tout comme *Les Anciens Canadiens* de Ph. Aubert de Gaspé — ceux qui voudraient « pénétrer dans le coeur de notre population telle qu'elle était encore au siècle dernier, avec son originalité, sa naïveté, son primitivisme, sa finesse paysanne ». C'est cette même curiosité que satisferait de nos jours, dans le sillage de l'intérêt pour les choses du passé que met à jour une florissante ethnographie québécoise, des lettres du poète vieillissant à sa fille aînée et surtout au mari de celle-ci, « employé civique » à Montréal, tout entier dévoué à son respectable beau-père.

Humilité et résignation

Les vertus de délicatesse et d'humilité du vieux poète — quoique, d'un autre point de vue, Victor-Lévy Beaulieu ait raison de s'en prendre à une

La première lettre, le 16 septembre 1896, donne déjà le ton de cette correspondance : « *Ma fille Évangéline vous aime depuis longtemps, et vous l'aimez aussi. Je vous crois digne l'un de l'autre... Vous n'êtes pas riches, eh bien! vous ne dépenserez guère. Le secret du bonheur, c'est de savoir se contenter de peu. Vous avez des espérances; je n'ai jamais eu d'autre capi-*



Pamphile LeMay à son cabinet de travail. Fonds MSS-176.

humilité qui risque de tourner, dans l'ensemble d'une société et singulièrement chez ses créateurs, à un fatal rétrécissement de soi-même, — ces vertus y sautent aux yeux et s'y font admirer à chaque ligne.

tal, et s'il se perd facilement, il se refait vite... Je vous donne donc ma fille bien-aimée puisque vous désirez l'avoir pour femme, et je vous adopte comme mon fils... Vivez heureux et longtemps. »

Deux mois plus tard, voici le père consolateur — issu d'une famille de quatorze enfants, il en eut lui-même tout autant, — qui s'adresse à sa bien-aimée fille. Celle-ci avait été baptisée en 1864 du nom de l'héroïne de Longfellow. Ce n'était pas un hasard : la traduction de l'*Évangéline* allait faire partie du premier livre de LeMay, ses *Essais poétiques*, en 1865, alors que l'avocat-poète, compagnon et discret émule de Louis Fréchette (qui venait de lui donner l'exemple en publiant *Mes Loisirs*), n'était âgé que de vingt-huit ans. « *Ma chère Éva, lui écrit-il donc peu après ce mariage, le 27 novembre 1896, je comprends ton ennui, tes moments de tristesse, tes retours vers le passé au milieu des gaietés de la grande ville, des ivresses de ton pieux foyer et des soucis de l'avenir. C'est le coeur humain, c'est la vie... Il faut savoir passer à travers tout cela sans faire naufrage. Vous vous aimez bien l'un l'autre, et l'un et l'autre vous croyez au dévouement et à la vertu. Allez, ne craignez rien, l'orage ne vous brisera jamais. Les épreuves, ça fait fleurir les âmes. Ne craignez point. Tu sais comme les fleurs étincellent et sentent bon après l'averse.* »

Il écrit sur ce même ton cinq mois plus tard : « *Ne gâchez pas votre tranquillité par des regrets superflus ou des espoirs souvent trompeurs. Il y a toujours une goutte amère au fond de la coupe divine ; c'est la larme du Christ. Il faut qu'il en soit ainsi pour qu'on ne s'attache pas trop à cette pauvre terre... Les jours d'ennui passent comme les jours de gaieté... Il est consolant de vivre près les uns des autres, mais quels transports d'allégresse quand on retrouve, après l'éloignement, les embrassements d'un père ou d'une mère, d'un frère ou d'une soeur, d'une fille ou d'un fils ! Et puis, à chaque jour suffit sa peine... Ne nous inquiétons pas outre mesure du lendemain, et n'oublions pas que l'avenir est plein de surprises...* » (2 mai 1897).

Origines rurales

Parti de Saint-Eustache de Lotbinière où il était né, en 1837, de Michel

LeMay et de Louise Auger, établi depuis l'âge de cinquante-huit ans à Saint-Jean DesChaillons (en face de sa terre natale) après une relativement brève carrière à la direction de la Bibliothèque de la Législature de Québec, LeMay a tout de la finesse matoise et retenue du paysan. Ainsi, après s'être planté une aiguillette dans le coin d'un oeil en transportant du bois (le seul oeil encore utile pour ses travaux d'écrivain) : « *J'espère bien, écrit-il, qu'il n'y aura pas de complications. J'aime les choses simples.* » Ou encore : « *Il fait un soleil d'or. Que c'est beau ! Il y a de l'or partout, excepté dans mon gousset.* » Ailleurs : « *Mon genou, qui s'était disloqué en faisant une saillie d'un pouce au moins à la jointure, a repris son état normal, tout doucement et sans m'en parler* » ; mais dans les courses ce même genou « *se réveille, tout hargneux* ».

Il note, le 8 novembre 1914 : « *C'est aujourd'hui le 70^e anniversaire de l'arrivée de ma femme à Québec. Il y avait environ huit ans que je l'attendais sur le coteau de Saint-Eustache, à Lotbinière, et en attendant j'agaçais les fillettes du voisinage.* » Dans une lettre à sa fille, il évoque en ces termes Sélina Robitaille, sa femme : « *Tu sais te faire chérir, tu n'es pas sans avoir un lambeau du coeur d'or de ta mère.* » Et encore : « *Une belle manière de faire de la poésie, et même tout un poème, c'est d'aligner des chérubins à son foyer. Ta mère a excellé dans ce genre* » ; ou : « *J'aime à croire que mon gendre possède la meilleure des femmes, après sa belle-mère.* » Après une maladie de sa femme : « *La voilà presque rajeunie et ramoureuse.* » Au « bon Téléphore », il écrit : « *Tu es bien le meilleur des gendres. Un gendre qui vante son beau-père et qui aime sa belle-mère ! Combien je ferais d'envieux si la chose était connue ! Il faudra le dire... Je ne m'étonne pas qu'à son tour ta bonne petite femme te trouve le plus parfait des maris. Allez-y, mes enfants. Continuez, c'est le bon chemin, le chemin qui va droit au bonheur, par mille zigzags.* »

Une lassitude de plus en plus envahissante

Il ne connaît que trop bien, pour sa part, pareils « zigzags », il écrira, le 9 juin 1911 : « *Toujours des déceptions. Et penser que je suis à la veille de dire adieu à la compagnie. Allons-y gaiement quand même...* » Un an plus tôt, il avait conclu philosophiquement : « *Il faut se moquer un peu du sort qui se moque de nous tous, les gueux honnêtes.* »

Une période de sa vie particulièrement difficile semble se situer aux environs de 1907, quand le poète touche à ses 70 ans et qu'il ne cesse de reprendre, pour les améliorer, ses vers anciens : « *Les temps sont durs, les jours sont tristes, la terre me paraît une dévoyée. Tout va mal, dedans et dehors. Jusqu'au secrétaire de la Province qui se mêle de faire le pingre... Ô le petit blagueur tout joufflu de vanité !* » Ou bien encore : « *Depuis longtemps je ne suis plus dans mon assiette ; je ne suis pas, non plus, dans les plats ; du moins je me reproche pas d'y avoir mis les pieds. J'éprouve une grande fatigue, morale et physique. Le vide se fait dans mon esprit, et je ne trouve pas plus de pensées que de piastres. J'ai fait un effort suprême pour crier aux quatre coins du pays que je m'enfonce dans le borborygme des dettes, quand c'est toi qui te noies, pauvre Téles ! Ma voix ne sera pas plus entendue que la tienne. La plainte et l'appel des vieux n'ont plus d'écho dans les âmes. Les vieux ne sont-ils pas choses du passé ? Et puis, l'on n'en attend plus rien... Voici l'hiver avec ses neiges. Pour moi, c'est deux fois l'hiver.* » (15 novembre 1907).

On dirait que toute cette correspondance est le commentaire vécu du poème bien connu des *Gouttelettes* (1904) :

« *Moi, je suis un vieil arbre isolé dans la plaine
Et pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est pleine
J'aime à me souvenir des nids que j'ai bercés.* »

LeMay aura 76 ans lorsqu'il perdra sa cadette Irène, sa « bien chère en-



Résidence de Pamphile LeMay.

fant », qui s'est vue mourir à petit feu d'une tuberculose intestinale ; il écrit à son propos, le 17 mai 1913 : « *Dimanche dernier, elle a eu 23 ans. Elle m'a demandé de la bénir, et de prier Dieu de lui donner bientôt le ciel pour cadeau de fête.* » Et à elle, il disait : « *Souffrons et pleurons, mais croyons. Nous ne sommes rien et Dieu est tout. Qu'il fasse de nous ce qu'il voudra, nous n'avons besoin que d'une chose : l'aimer... À bientôt, mon Irène aimée.* »

Si un pareil ton, dans son ensemble, évoque à première vue tant de malades et de martyrs de la « petite littérature » du Québec, on peut aussi en juger tout autrement en considérant les choses par le bon bout de la lorgnette, c'est-à-dire avec la normale compréhension que l'on porte à la littérature sans épithète.

L'intérêt centré sur la vie familiale

Cette correspondance d'écrivain re-

flète donc en premier lieu, comme l'on pouvait s'y attendre, la multitude des tourments et des joies familiales, — tout l'esprit enfoui d'un certain terroir. À l'invitation de Téléphore et d'Évangéline d'aller les rejoindre à Varennes où ils se sont installés, un été, le vieux poète répond : « *Comment laisser Québec où vont demeurer mes cinq garçons et quelques-unes de mes filles, sans doute?... À Lotbinière, à Saint-Jean (DesChaillons), nous étions chez nous... Nous connaissions les figures ; nous respirions l'air du pays plus ou mieux qu'ailleurs. Les grèves, les champs, les bois, ça nous connaissait... Et pourtant, je n'y retournerais plus... Je comprends que je dois rester ici à [à Québec], pour protéger les petits.* » et pourtant, il devait retourner à DesChaillons : c'est que — nouvelles inquiétudes, nouvelles joies — le grand âge est venu : « *Et que diable ! je vieillis, tout comme les autres. Peut-être y paraît-il moins. Alors je serais une marchandise far-*

dée. N'importe, sauvons les apparences... » Un mois après cette remarque stoïque, en mai 1908, un nouveau cri d'effroi, et nouvel effort pour reprendre cœur : « *Une attaque assez violente de « goutte des pauvres »... Ô vieillesse !... De quoi me sert de n'avoir pas bu de vin ?... Et d'avoir rongé des croûtes pendant 70 ans ? Ô mes pieds, Ô mes jambes, Ô mes orteils surtout, revenez, revenez, et je vous promets, des courses folles, comme à mes vingt ans ! »*

Le rythme des dernières années

Le tableau général de sa vie, à cette époque, c'est dans une lettre du 13 octobre 1911 à sa « bonne Évangéline » qu'on le trouve : « *Il y a une chose que tu apprendras, si tu vis soixante et quinze ans. C'est que l'âge vous coupe les ailes, ou les jambes, et que, partout, on devient casanier. On prend encore une envolée, mais pas haut ; on fait encore une marche, mais pas longue... Et l'on revient au gîte continuer mélancoliquement le rêve commencé avec la vie. Pour moi, dans mon cas, depuis la maladie qui semble vouloir me tenir compagnie longtemps encore, et qui m'empêche de courir comme naguère où m'appelle la fantaisie, je n'ai plus qu'une existence incomplète, avariée, et qui ne vaudrait pas la mort, si le bon Dieu ne me laissait la faculté de penser et d'écrire encore facilement et surtout chrétiennement. Je me replie sur moi-même et je me fais un petit sanctuaire de mon humble chambre d'étude... Là, toute fatigue disparaît ; je me laisse bercer par mon imagination, et Dieu aidant j'arrive encore à dire des choses qui ne s'attrapent pas au vol dans les rues. La lecture qui repose tant de personnes me fatigue beaucoup, je ne lis presque jamais. Voilà pourquoi je suis un fieffé ignorant. À cela, ajoute un manque absolu de mémoire et tu comprendras quelle espèce d'oiseau je suis... Un butor, je pense... À coup sûr, pas un aigle.* » □

tion ultérieure: nous publions déjà la *Bibliographie du Québec*: nous sommes actuellement à étudier les modalités de transfert d'un système à l'autre, et nous prévoyons que ce sera chose faite, au plus tard, au début de 1986.

C'est ici que s'ajoute un autre objectif: nous espérons que dès le début de 1985, cette assurance sera établie, et que nous aurons pu, pour le début de 1986 également, procéder à la création d'un **fichier d'autorité**, par voie de

tièrement produit par le système automatique.

La poursuite d'un quatrième objectif est devenu possible: la base de données étant devenue accessible, grâce au **serveur**, il y aura possibilité d'installer un microsystème dont les données de base proviendront du système central et qui permettra d'informatiser plusieurs autres fonctions connexes, tels les acquisitions, les dossiers du dépôt légal, et divers inventaires.

La Bibliothèque nationale du Québec considère que ses opiniâtres démarches des dernières années n'ont pas été vaines: que la voie vers un nouveau progrès est maintenant ouverte.

conversion en langage ordinaire de plus de 80 000 dossiers manuels, établissant la forme des noms des personnes physiques et morales ainsi que les noms de lieux: c'est ce dictionnaire qui guide le personnel dans la façon d'établir d'une manière ordonnée les entrées et les index qui permettent de retrouver la documentation. Il est bien sûr que cette base de données sera disponible à tous par l'intermédiaire du **serveur**. Nous cherchons même déjà à déterminer de quelle façon il pourrait être possible, dans une deuxième phase, de l'enrichir encore pour qu'elle trouve la plus large utilisation possible.

Nous poursuivrons simultanément un troisième objectif qui, lui, ne s'adresse plus à la clientèle institutionnelle de la Bibliothèque, mais à sa clientèle individuelle. Les catalogues de la Bibliothèque devront être mis à jour plus rapidement, avec plus d'efficacité et à moindre coût: cela est devenu possible: nous pourrions procéder à la conversion sous forme ordinaire des données non encore intégrées à la base, utiliser la recherche en ligne, et obtenir, sur support microfilmé, un nouvel outil de recherche en-

Cela nous amène à un cinquième objectif que seul l'existence du **serveur** aura rendu possible: la Bibliothèque nationale visera à abolir les délais qui existent actuellement entre la réalisation de ses travaux bibliographiques et la disponibilité des informations ainsi créées: le fait de pouvoir travailler directement et en interaction avec la base de données du **serveur**, permettra la disponibilité instantanée des données: la Bibliothèque pourra désormais recevoir les desiderata des autres institutions, ajuster ses priorités et garantir la disponibilité des données souhaitées dans un délai très court.

La Bibliothèque nationale du Québec considère que ses opiniâtres démarches des dernières années n'ont pas été vaines: que la voie vers un nouveau progrès est maintenant ouverte. Elle espère cependant encore davantage que tous fassent l'impossible pour que cette orientation nouvelle évolue positivement, d'autant plus que tout reste à faire.

Il n'est peut-être pas interdit d'espérer que d'autres avantages encore non imaginés viendront se greffer sur ce **serveur québécois**, qu'il servira de catalyseur, d'outil, de point d'appui,

pour que prenne son envol définitif une solide rationalisation du monde de l'information. Nous espérons évidemment, en nous engageant dans cette voie, rendre plus efficaces encore les ententes déjà établies (ou en voie de l'être) avec diverses institutions: avec la Bibliothèque administrative au plan du traitement de la documentation gouvernementale, avec la Centrale des bibliothèques quant à la disponibilité des données de catalogage des documents québécois, avec la Bibliothèque nationale du Canada dans le domaine du C.I.P.⁸. Il n'est peut-être même pas interdit d'espérer plus encore, que, par exemple, la Bibliothèque nationale du Québec et la Bibliothèque nationale du Canada, d'ici quelques années auront trouvé le moyen de se répartir les tâches, d'éviter toute duplication, de travailler en complémentarité, et d'utiliser le même canal de communication, le même **serveur**, pour rejoindre les mêmes clientèles. □

⁸ C.I.P.: Cataloguing In Publication: Catalogage avant publication: processus qui permet de fournir à l'imprimeur les principales données catalographiques d'un livre en cours d'impression pour qu'il puisse les inclure au dos de la page de titre.

Sources consultées:

BERTRAND, J.-F., RICHARD C. — *Création d'un serveur québécois dans le domaine des banques de données catalographiques pour les bibliothèques: mémoire au Conseil des ministres*. — Québec: [s.n.], 1983. — 9 p.

Convention entre le ministère des Communications... et UTLAS INC. ... — 1984.

QUÉBEC (Province), Ministère des Communications. — *INFORMATIQUE-UTLAS: notes pour l'allocation de M. Jean-François Bertrand*. — Québec: le Ministère, 1984. — 8 p.

QUÉBEC (Province), Conseil du trésor. — *Concernant la création d'un serveur québécois dans le domaine des banques de données catalographiques pour les bibliothèques*. — Québec: le Conseil, 1984. — 3 p.

Hertel vit dans la solitude à Paris

par Micheline Décarie Ménard

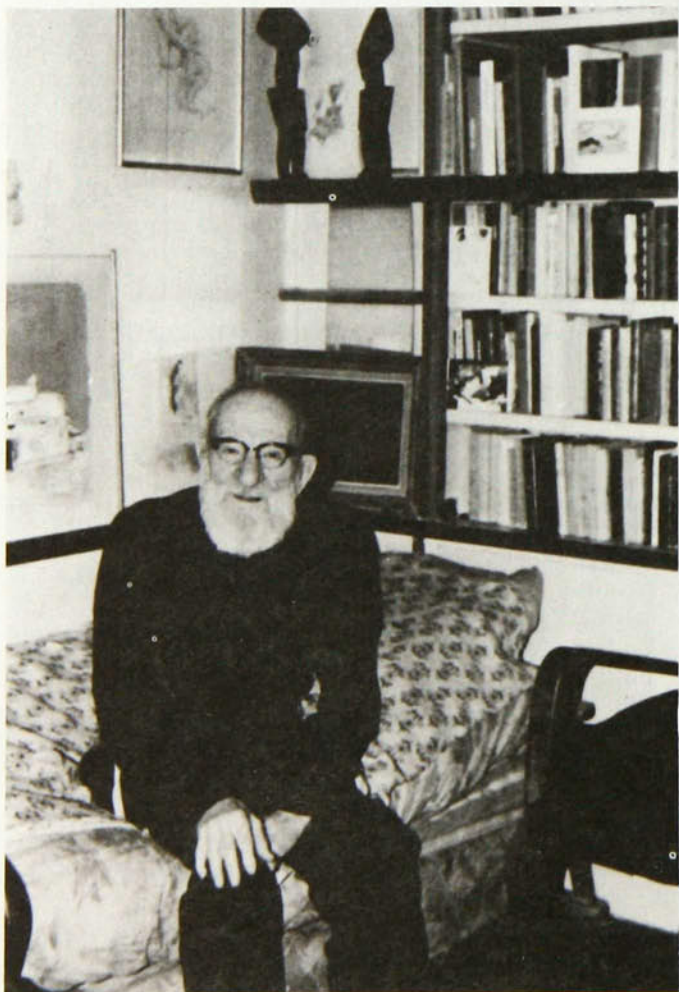
J'ai revu François Hertel à Paris en mai 1983. Cinq années s'étaient écoulées depuis notre dernière rencontre. Je n'ai pas retrouvé le Hertel que j'avais connu. Il est devenu l'ombre de lui-même à tous les points de vue. Vieilli, amaigri, souffrant de plusieurs maux qui l'importunent au point de lui rendre la vie quasi insupportable. Les activités qui le passionnèrent toute sa vie : l'écriture, la lecture et la parole lui sont désormais presque interdites. Sa main arthritique l'empêche d'écrire, des problèmes à la gorge et le manque de force font qu'au bout d'un quart d'heure de conversation et de concentration l'épuisement s'installe. Que lui

reste-t-il à part une grande solitude ? Je l'entends encore me dire : « *Quand les infirmités sont là on devrait avoir le courage de se tirer.* »

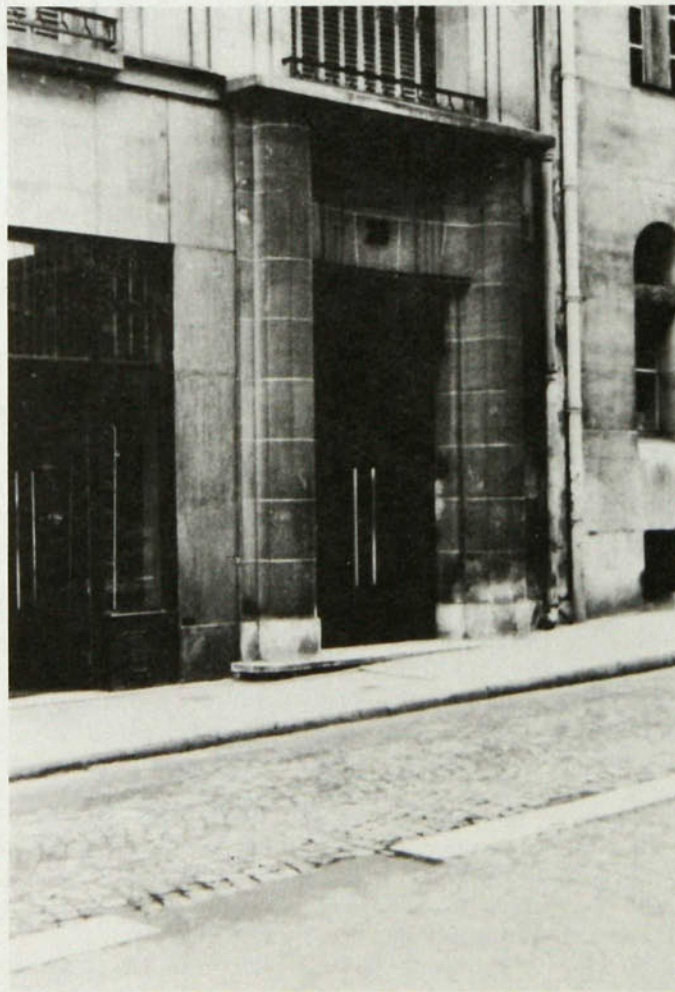
Il vit dans un petit appartement dans un quartier, jouxtant Montmartre, rue Blanche à Paris. La pièce unique, bien éclairée, qui lui sert de salle à manger, de chambre à coucher, de bibliothèque et de salle pour la télévision est de dimensions moyennes, environ 9' x 15'. Attenant à cette pièce, un semblant de mini-cuisinette qui ne m'a pas paru servir à grand-chose, l'entre-deux fenêtre servant de réfrigérateur pour les aliments. Au mois de mai, cela ne me

semblait pas très prudent. La salle de bain avait démissionné de son rôle pour devenir salle de débarras. Le bain, pour sa part, au moment de ma visite, servait de lessiveuse. À cause de son état, Hertel m'apparut abandonné et sans beaucoup de soins dans ce décor négligé. Je m'en ouvris à lui délicatement. — « *Pourtant, je suis très bien logé ici. Vous ne trouvez pas que j'ai un appartement convenable ?* » Toute chose étant relative, je me suis dit qu'après tout mes définitions du confort et du réconfort n'étaient pas nécessairement les bonnes.

C'est au mois d'août 1966 à ma librairie, rue Sainte-Catherine, que je



Hertel à son appartement. Photo Micheline Décarie Ménard.



L'entrée de sa demeure. Photo Micheline Décarie Ménard.

rencontrai Hertel la première fois. C'était, je crois, son premier retour au Québec depuis son exil d'une vingtaine d'années en France. J'avais entendu parler de lui comme d'un maître à penser d'une génération de jeunes québécois avides d'apprendre et privilégiés de l'avoir eu pour guide. Cette réputation demeurait toujours bien vivante ici. *Vers une sagesse* paru quelques mois auparavant m'avait favorablement impressionnée. Je ne pouvais douter de l'originalité et de la sincérité de l'homme qui avait écrit ce livre rempli de considérations philosophiques et d'analyses personnelles sur la vie en général et sur la sienne en particulier. Il me semblait, et je le pense toujours, qu'il avait eu beaucoup de courage de laisser les Ordres. Hertel, excellent écrivain, poète à ses heures, fut avant tout un homme d'étude, de recherches. Son agnosticisme découlait de son tempérament de chercheur théologique et philosophique. Je respectais l'homme et son cheminement. J'avais d'emblée beaucoup de sympathie pour lui. La communication s'établit vite entre nous et nous sommes devenus de bons amis. Impossible de s'ennuyer avec Hertel. Sa vivacité d'esprit, son humour, son rire facile faisaient, de nos rencontres, des moments privilégiés. Il avait su préserver en lui une disponibilité à la spontanéité, à la raillerie qui l'empêchait de se prendre trop au sérieux. Je crois qu'il n'est pas exagéré de dire que je partageai un peu sa vie privée. Il logea chez moi durant un mois en 1978, et j'eus à l'accompagner dans les hôpitaux pour diverses analyses et chez les médecins à plusieurs reprises. Nous sommes allés aussi ensemble visiter quelques-uns de ses amis et d'anciennes connaissances : l'écrivain Jean Tétreau, le libraire Henri Tranquille, le peintre Alfred Pellan et d'autres. Ce qui me frappa, c'est l'accueil chaleureux et enthousiaste qu'il recueillait partout où nous allions. Un jour, en revenant d'une séance à l'hôpital, il manifesta le désir d'aller au Collège Brébeuf pour revoir d'anciens confrères et d'anciens élèves. Un petit détour, et nous y étions. J'avais hâte



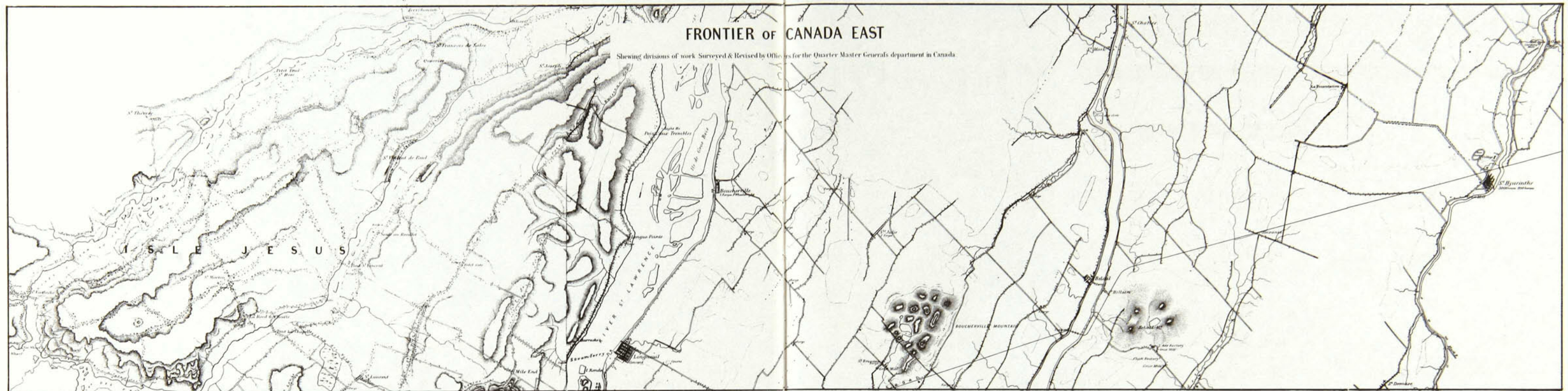
Hertel et Micheline Décarie Ménard à Mirabel en 1977. Photo Micheline Décarie Ménard.

de voir l'attitude qu'auraient ces gens qui ne l'avaient pas revu depuis si longtemps. La chaleur de leur accueil ne fut pas feinte. Il était visible qu'il leur avait malgré tout laissé de bons souvenirs.

J'ai senti le besoin de connaître davantage cet être original et lui proposai l'enregistrement de cassettes. Je préparai quelques-unes de ces entrevues avec des questions précises sur des thèmes tels que l'amitié, l'argent, la religion, l'amour, etc. . . Cela le passionna et l'amusa à la fois. Avec son accord, j'en vins même à brancher le magnétophone à tout moment de nos rencontres, et elles furent nombreuses, dès qu'il dissertait sur une situation ou un sujet donnés. Éloigné du Québec depuis tant d'années, il était devenu un observateur déphasé de la vie québécoise, la vie politique surtout. Déraciné, plutôt français et internationaliste tandis qu'un grand nombre d'entre nous revendiquions le Pays. Cet homme de culture pouvant même être obnubilé par elle, prêtait des qualités amplifiées aux hommes de pouvoir « qu'il avait élevés » disait-il, ne percevant que difficilement le mé-

pris et l'arrogance avoués de certains d'entre eux vis-à-vis du Québec. Curieux, intéressé, questionnant sur tout ce qui se passait ici, il devenait cependant vite présent aux événements et aux êtres.

Il ne se consola jamais de l'oubli du Québec à son égard. Il aurait tant souhaité qu'on l'invitât, à titre de professeur, comme le fit l'université Queen à Kingston, Ontario en 1966 — 1967. Il s'exila volontairement, mais avait-il le choix ? Il n'était pas bien vu dans les années 40 qu'un prêtre changeât d'idée en cours de route. Les portes de l'enseignement lui étaient fermées à toutes fins pratiques. J'ai pu constater, quand je l'ai revu à Paris, que cette blessure ne s'était pas cicatrisée. Deux amis du Québec lui avaient fait parvenir quelque temps auparavant par l'entremise d'un membre de la société des écrivains, un cadeau important en argent. Ce geste le toucha si profondément que quand il me raconta cet incident, il avait les yeux embués de larmes, la gorge serrée, laissant libre cours à toute son émotion. On ne l'avait donc pas complètement oublié. □



Partie de la carte montrant, dans l'axe est-ouest et à la latitude de 45°30', une bande de territoire comprise entre l'extrémité ouest de l'île Jésus et Saint-Hyacinthe.

De 50 ans en 50 ans, les cartes les plus marquantes du territoire du Québec

par Pierre Lépine

Une succession de cartes séparées les unes des autres dans le temps en périodes plus ou moins égales, voilà ce que recherchent souvent ceux qui s'intéressent à l'évolution d'un territoire donné: il est rare cependant qu'une telle succession puisse vraiment être découverte. Toutefois, pour le territoire du Québec habité, on en arrive presque, au fur et à mesure que de nouvelles cartes nous sont connues, à pouvoir établir une suite de documents, qui de 50 ans en 50 ans, nous amène du début du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours.

Tout en étant conscient qu'une succession parfaite n'existe pas, parce que ce n'est pas toujours l'ensemble du territoire qui est couvert, nous pouvons néanmoins proposer les cartes qui suivent comme des jalons à connaître.

Le début du XXIII^e siècle: 1700-1710

En 1709, Gédéon de Catalogne (1662-1729) et Jean Baptiste de Couagne (1687-1740) dressent une sé-

rie de cartes détaillées du Québec: celles-ci, qui sont des cartes cadastrales, parce qu'elles donnent les limites de chaque terre concédée, vont même jusqu'à en nommer l'occupant. Cette série comporte d'abord les trois *Cartes du Gouvernement de Québec*, puis les deux *Cartes du Gouvernement des Trois-Rivières*; les auteurs dressèrent aussi, semble-t-il, des cartes du Gouvernement de Montréal qui semblent avoir été perdues. On doit cependant souligner, pour l'île de Montréal, la *Description générale de l'isle de Montréal* qui fut dressée en 1702 par François Vachon de Belmont (1643-1732); cette étude est aussi une carte cadastrale, et le nom des occupants des terres y est aussi précisé.

Les débuts du Régime anglais: 1760

En 1760, le gouverneur James Murray (1721-1794) ordonna un relevé cartographique systématique de la province de Québec, maintenant passée sous le Régime anglais. Plusieurs cartographes ont travaillé à ce projet pen-

dant quelques années et ont produit un ensemble de 44 cartes à grande échelle du Québec habité. Il ne s'agit pas de cartes cadastrales mais plus ou moins de cartes topographiques: on y voit les routes et les principales habitations, et semble-t-il, la limite des terres cultivées. On a pris soin de mentionner pour chaque paroisse, le nombre de familles, et surtout, le nombre d'hommes habilités à porter les armes.

La carte topographique du Bas-Canada de 1815

En 1815, Joseph Bouchette (1776-1841), arpenteur général du Bas-Canada, publie une carte topographique du Bas-Canada, *To His Royal Highness Augustus Frederick... this topographical map of Lower Canada*. Il s'agit d'une carte compilée avec une rigueur toute mathématique; une des caractéristiques intéressantes de cette carte est de montrer clairement les limites des seigneuries et des cantons déjà arpentés. On trouvera une description plus complète de cette carte dans le *Bulletin de la Bibliothèque na-*

tionale du Québec vol. 11 (1977), n° 3, p. 11-14.

Les cartes intitulées *Frontier of Canada East*, vers 1865

Entre 1865 et 1870, paraissaient, en 18 grandes feuilles, les premières cartes topographiques en série, c'est-à-dire en feuilles contiguës, à l'échelle de 1 mille au pouce: ces documents portent pour titre *Frontier of Canada East*. Comme leur nom le suggère, les 7 premières feuilles partent du 45° de latitude nord, c'est-à-dire de la frontière américaine, au sud; c'est généralement le fleuve, en ayant comme repère cette même frontière, qui marque, jusqu'à Nicolet, la limite nord de ces cartes.

Cette série de relevés topographiques contient une information que l'on ne retrouve pas sur toutes les cartes: il s'agit de tous les lieux où l'on pouvait faire ferrer les chevaux à l'extérieur des villes et des villages; ce renseignement est signifié soit par le mot «forge», soit par un symbole en forme de fer à cheval. La valeur des chevaux

à cette époque ne fait pas de doute, et l'on s'en sert parfois pour déterminer l'importance des villes; c'est ainsi que sur la carte no 11 on lit les indications suivantes:

St. Hyacinthe	3000 men	800 horses
Upton	100 men	25 horses
Acton	1500 men	300 horses
Roxton Falls	800 men	200 horses

On retrouve évidemment sur ces cartes la localisation des routes, des chemins de fer et des principaux reliefs; ces derniers sont d'ailleurs indiqués comme on le faisait encore à cette époque, au moyen de hachures.

Nous avons choisi d'illustrer cet article par des extraits de cette série de cartes intitulée *Frontier of Canada East* parce qu'il s'agit, semble-t-il d'une série qui n'est pas encore très connue des chercheurs.

Les cartes topographiques modernes: de 1909 à nos jours

C'est en 1909 qu'apparaissent, pour le Québec, les premières cartes topographiques à l'échelle de 1 mille au pouce et dont le rapport sera légèrement modifié par la suite pour devenir

aujourd'hui les cartes à l'échelle de 1:50 000. Ces cartes ont l'avantage d'être régulièrement mises à jour: chaque feuille couvrant toujours rigoureusement le même territoire d'une édition ou d'une mise à jour à l'autre, la carte topographique à cette échelle s'avère très utile pour étudier l'évolution du territoire. Supposons, par exemple, que l'on veuille étudier l'évolution de l'île Jésus, au nord de Montréal, en consultant la feuille n° 31 H 12 intitulée *Laval*: la Bibliothèque possède, de cette carte, des copies pour les années suivantes: 1909, 1915, 1921, 1928, 1934, 1938, 1944, 1952, 1971, 1976 et 1980. La production cartographique du XX^e siècle permet donc de trouver, dans bien des cas, une succession de cartes qui facilitent le travail des intéressés, ce qui n'était pas le cas auparavant.

Les cartes que nous avons identifiées dans cet article ne répondront pas nécessairement à toutes les attentes des chercheurs; elles n'en demeurent pas moins des jalons utiles à connaître pour tracer une image plus fidèle de transformations du territoire. □

Un thésaurus encyclopédique

par Céline R. Cartier

Les usagers du *Répertoire de vedettes-matière* de Laval ont sans aucun doute accueilli avec satisfaction la 9^e édition de ce thésaurus encyclopédique qui comporte trois volets: l'introduction, la liste des vedettes-matière répartie en deux volumes et un index anglais-français / français-anglais. Madame Céline R. Cartier relate dans le texte qui suit, le chemin parcouru depuis la première édition du *Répertoire*.

L'ouvrage et les suppléments sont disponibles au Secrétariat des Services techniques de la Bibliothèque de l'Université Laval.

La publication de la 9^e édition du *Répertoire de vedettes-matière* constitue un tournant dans l'évolution de cet instrument de travail dont la création remonte à 1946, alors que la Bibliothèque de l'Université Laval avait décidé de réorganiser ses services documentaires.

Cette 9^e édition est également l'aboutissement d'un projet entrevu dès le début des années '60 de produire éventuellement un fichier terminologique à l'aide d'un ordinateur. À cette époque, en effet, un plan global d'automatisation des services de la Bibliothèque était établi; ce plan, qui fut présenté au premier colloque national sur l'automatisation des services de bibliothèque en mars 1966⁽¹⁾, et qui fut publié par l'ACBLF l'année suivante⁽²⁾, permettait d'envisager que, dans un avenir plus ou moins précis, le développement et la production du *Répertoire de vedettes-matière*, récemment créé par la Bibliothèque de Laval, pourraient être automatisés.

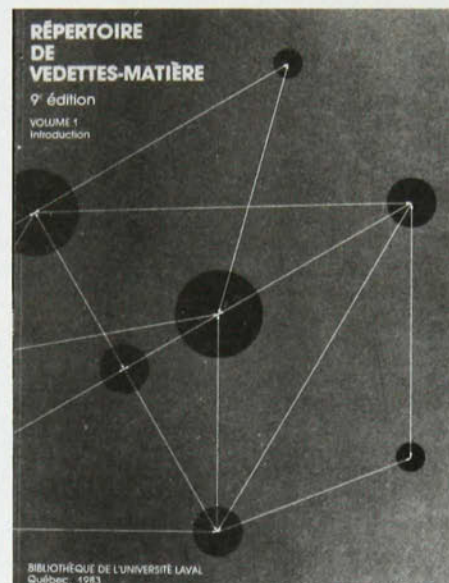
L'une des mesures adoptées en 1946 fut d'utiliser, pour l'analyse du contenu de la documentation acquise par la

Bibliothèque, des vedettes structurées ou normalisées plutôt que des similivedettes tirées des titres, en s'inspirant de la liste des vedettes-matière de la Library of Congress et de celle de «Biblio», de la Librairie française.

Progressivement, un thésaurus à vocabulaire contrôlé, adapté aux besoins des bibliothèques universitaires et des bibliothèques de recherche et à la fois utilisable par d'autres catégories d'établissements, prit forme et une première édition rudimentaire en fut publiée en 1954. Une deuxième version miméographiée fut produite en 1959, suivie en 1962 d'une nouvelle édition publiée selon les méthodes traditionnelles d'impression par les Presses de l'Université Laval. Trois suppléments sur papier gommé parurent par la suite en août et novembre 1962 et en avril 1963.

Cette publication de 1962 permit de rencontrer plus adéquatement les demandes sans cesse croissantes des institutions qui souhaitaient utiliser, pour leurs opérations de catalogage, le thésaurus mis au point par la Bibliothèque de l'Université Laval. Dès lors, s'amorça un développement qui à Laval deviendra une tradition et auquel progressivement d'autres établissements acceptèrent de collaborer.

Bien que la liste de 1962 ait été imprimée et diffusée, c'est la suivante, publiée par procédé mécanographique en 1964, qui fut considérée comme première édition véritable. Au cours de 1963-64, une révision systématique du *Répertoire* fut entreprise pour en corriger les lacunes devenues évidentes, particulièrement en sciences, en médecine et en droit. C'est à ce moment qu'il fut décidé de produire le thésaurus par informatique à partir d'un logiciel créé par le Centre de traitement de l'information de l'Université. Ce logiciel-maison, programmé en champs fixes et géré en différé, devait faciliter les mises à jour et permettre essentiellement la production de refontes successives de 1964 à 1976, en tout huit éditions hors commerce.



L'évolution

Si le contenu du *Répertoire* a grandement évolué entre la première et la neuvième édition, la présentation matérielle en a été aussi considérablement changée. La première liste mécanographique de 1964, présentée en caractères-bâtons, sous format d'imprimante, n'était guère esthétique et commode. Les quatre éditions annuelles suivantes, toujours présentées avec les mêmes caractères, furent ramenées, par réduction photographique, à un format régulier, ce qui constituait une nette amélioration. La photocomposition électronique permit l'impression en caractères riches, de type commercial des 6^e, 7^e et 8^e éditions qui parurent en 1969, 1972 et 1976. Enfin, pour la 9^e édition, imprimée également par photocomposition électronique, tous les volets de la production ont été complètement automatisés et les données ont été converties à un format d'entrée normalisé.

Au cours de la trentaine d'années qui sépare la première publication artisanale de la liste des vedettes et la présente édition, qui est le résultat de l'utilisation poussée de la technologie, d'autres événements se sont avérés significatifs de l'évolution constante de l'entreprise. Ainsi, c'est la première fois que le *Répertoire de vedettes-matière* est publié en un seul ouvrage dans lequel ont été intégrés les trois volets de ce corpus antérieurement publiés de façon morcelée: 1^o une **Introduction**, qui constitue un guide détaillé d'utilisation des vedettes, dont une seule édition a paru en 1979; antérieurement, seule une brève introduction

¹ *Conference on Computers in Canadian Libraries*, Université Laval, Québec, March 21-22, 1966. A report prepared for the Canadian Association of College and University Libraries (by) Basil Stuart-Stubbs, Vancouver, University of British Columbia Library, 1966, 13 p.

² *Programme d'automatisation des services de la Bibliothèque de l'Université Laval*. [Montréal] Association canadienne des bibliothécaires de langue française [1967] 74 p.

apparaissait au début de la liste; 2° le **Répertoire** proprement dit, qui en est à sa 9^e édition après trois versions préliminaires; et 3° des **index anglais-français** et **français-anglais**; les éditions de 1972 et 1976 ne comportaient que le premier de ces index.

À compter de septembre 1978, des suppléments trimestriels COM (composition d'ordinateur sur microformes) complétaient la 8^e édition de 1976; ils étaient édités conjointement par la Bibliothèque de l'Université Laval et la Bibliothèque nationale du Canada, produits sur microfiches et vendus par cette dernière. Ces suppléments, qui constituent une mise à jour permanente de la liste des vedettes, seront maintenus après la 9^e édition, grâce à la contribution de la BNC, mais ils seront distribués, tout comme l'**Introduction**, le **Répertoire** et les **Index**, par la Bibliothèque de l'Université Laval.

Au cours des ans, le développement intellectuel du thésaurus a été maintenu par une équipe de la Bibliothèque de l'Université Laval; progressivement cependant d'autres établissements ont apporté une collaboration importante: la Bibliothèque nationale du Canada, la Bibliothèque nationale du Québec et la Bibliothèque de l'Université de Montréal. Un comité de gestion tripartite a été formé, de même qu'un groupe de travail comportant des représentants de ces institutions, afin d'assurer le développement du thésaurus et la cohérence des opérations. Il faut signaler également la participation de l'Office de la langue française du Québec qui, durant un an, a fourni une contribution importante au point de vue terminologique. Le support de l'Office a aussi permis de réviser une partie des dossiers bibliographiques et d'accélérer le stockage électronique du **Répertoire** entrepris depuis 1976 grâce à la collaboration de UTLAS Inc. (University of Toronto Library Automation Systems Incorporated) qui a accepté de fournir ses services gratuitement en échange de certains droits d'utilisation des données.

De 1976 à 1982, en effet, la Bi-

bliothèque de l'Université Laval, pour rendre davantage accessible cet outil d'utilité quotidienne qui comporte quelque 50 000 vedettes principales, et qui a été reconnu comme norme nationale par la BNC en 1974, a complété la conversion en direct des données au format normalisé MARC canadien pour les notices d'autorités et a ainsi constitué une banque de terminologie bilingue accessible en direct par le système UTLAS/CATSS et, d'ici peu, par le système DOBIS/CAN de la Bibliothèque nationale du Canada.

À l'heure actuelle, quelque neuf cents institutions ont adopté le **Répertoire**, bibliothèques d'enseignement de tous niveaux et bibliothèques de lecture publique tant canadiennes que québécoises, bibliothèques gouvernementales, fédérales et provinciales, bibliothèques d'hôpitaux, centres de documentation et librairies; les bibliothèques nationales du Canada et du Québec, plusieurs bibliothèques nationales de pays étrangers et une cinquantaine d'organismes de pays autres que le Canada utilisent également le **Répertoire** (France, Suisse, Belgique, Pays-Bas, Écosse, Rwanda, Sénégal, Zaïre, Brésil, Haïti, Liban).

Contribution et collaboration

Il convient de signaler, dans ce rappel de l'évolution du *Répertoire de vedettes-matière* qui d'un manuscrit de quelques feuillets est devenu un ouvrage de plus de trois mille pages et à la fois une banque de données, les contributions que la Bibliothèque de l'Université Laval a reçues. La participation au développement intellectuel du **Répertoire** de quatre bibliothèques et celle de l'OLF ont déjà été mentionnées. Le support technique fourni par UTLAS Inc. également. La Bibliothèque nationale du Québec, pour sa part,

a de plus contribué financièrement à l'ouvrage en produisant le premier volume, l'**Introduction**. La Bibliothèque de l'Université Laval remercie tous ces établissements pour l'intérêt soutenu qu'ils ont manifesté et le support qu'ils ont apporté pour le maintien et la réalisation d'un instrument de travail dont l'utilité ne s'est jamais démentie.

Parmi toutes les contributions reçues, celle de la Bibliothèque nationale du Canada mérite d'être soulignée de façon particulière. Au-delà de la coopération intellectuelle et technique que cet organisme a apportée depuis plusieurs années à la Bibliothèque de l'Université Laval, sa participation financière à l'entreprise du **Répertoire** a été considérable. En effet, depuis 1972, la Bibliothèque nationale du Canada a maintenu une collaboration étroite à la réalisation du R.V.M. et une volonté ferme d'intégrer le thésaurus dans ses produits, particulièrement dans *Canadiana*. Le support financier qu'elle a apporté à l'entreprise s'est accru d'année en année. Plus particulièrement, la production des suppléments, depuis 1978, a été effectuée grâce aux ressources que la BNC a consacrées à ce projet de mise à jour permanente.

Ce survol historique serait incomplet sans un témoignage d'appréciation et de reconnaissance à l'endroit de toutes les personnes qui ont contribué, au cours des trente dernières années, à la création, au développement et à la production du *Répertoire de vedettes-matière*: les équipes des bibliothèques participantes, les responsables de ces équipes, les membres du Comité de gestion, du Comité tripartite de développement intellectuel et du Comité des noms géographiques; enfin, il serait difficile de passer sous silence les équipes professionnelles et techniques de l'analyse documentaire et de la saisie des données de la Bibliothèque de l'Université Laval dont l'expérience, le travail assidu et la motivation ont assuré le perfectionnement constant de ce thésaurus encyclopédique unique en langue française et fort appréciable pour la recherche documentaire. □

À Brossard,

La sauvegarde du patrimoine documentaire local et municipal

par Yvon-André Lacroix

« La bibliothèque municipale devrait faire preuve d'une vigilance particulière en ce qui a trait à l'acquisition et à la conservation de la documentation d'histoire locale, lorsque cette fonction n'est pas déjà remplie de façon efficace par un autre organisme ».¹

Cette norme gouvernementale laconique nous apparaît plutôt comme une obligation pressante très particulière puisque la bibliothèque municipale doit répondre aux besoins d'information des citoyens d'une ville et encore davantage à toutes les questions relatives à cette ville.

En 1981, Ville de Brossard était à peine âgée de 23 ans et sa bibliothèque municipale n'existait officiellement que depuis 1976. Le service d'aide au lecteur de la Bibliothèque municipale était néanmoins constamment assailli par de très nombreux usagers qui effectuaient des recherches, souvent en vain, sur tous les aspects de la vie municipale. À part quelques statistiques d'ordre démographique et technique, la documentation était à ce point faible que nous ne disposions même pas d'une photographie du premier maire en l'honneur duquel la Ville a été nommée en 1958, M. Georges-Henri Brossard.

Conscient de cette lacune inacceptable, nous avons alors sensibilisé le Conseil municipal de Ville de Brossard à l'importance de la conservation et de la diffusion du patrimoine documentaire municipal. À l'automne 1981, au moment de l'adoption des budgets pour l'année 1982, un projet a été soumis au Conseil. Ce projet comprenait deux volets :

1. rassembler d'une manière ou d'une autre les documents rela-

tifs à l'histoire de Ville de Brossard pour la période allant de 1958 à 1983 ; et ce qui précède cette période, dans la mesure du possible.

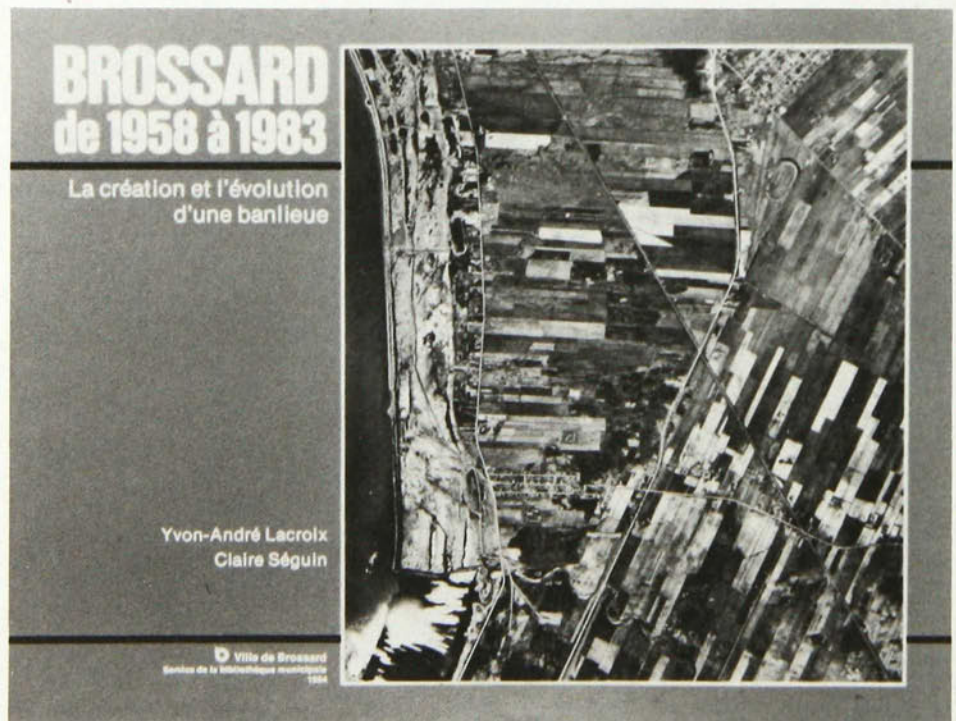
2. rédiger et publier un historique de Ville de Brossard entre les années 1958 et 1983 et marquer ainsi le 25^e anniversaire de fondation de Brossard en 1983.

Ce projet fut accepté avec enthousiasme en votant les sommes nécessaires et en déléguant la responsabilité au directeur du Service de la bibliothèque municipale qui s'adjoint aussitôt l'aide d'une bibliothécaire contractuelle, Claire Séguin.

Il a d'abord été défini que les documents relatifs à l'histoire de Brossard étaient ceux qui concernaient le territoire géographique stipulé dans la loi d'incorporation de 1958 ; cependant,

un intérêt serait porté également à la généalogie de la famille Brossard et, à un moindre degré, à la voie maritime du Saint-Laurent qui longe le territoire de la Ville sur une distance de huit kilomètres. Il a été défini que nous recherchions tous les types de documents relatifs à Brossard : livres, pamphlets, journaux, périodiques, photographies, éphémères, enregistrements visuels et/ou sonores, manuscrits, cartes, plans, croquis, lithographies, peintures. Cependant, dans un premier temps, la priorité serait donnée aux journaux et aux photographies, ces deux médias nous étant les plus importants pour notre recherche et la publication éventuelle.

La cueillette des données s'est donc faite en explorant toutes les avenues possibles, principalement la Bibliothèque nationale du Québec, la Voie maritime du Saint-Laurent, l'Office des autoroutes du Québec, le Service de la



¹ Normes pour les bibliothèques municipales. Edition révisée. — Québec, ministère des Affaires culturelles, Service des bibliothèques publiques, 1981, p. 39.

cartographie du ministère de l'Énergie et des Ressources du Québec, la Commission scolaire de Brossard, les journaux locaux et les grands quotidiens de Montréal, la Compagnie Aster Corporation Inc., diverses associations et personnes, dont un nonagénaire de Salt Lake City, M. Edgar B. Brossard.

Contribution marquante de la Bibliothèque nationale du Québec

Il reste que la contribution la plus marquante fut celle de la Bibliothèque nationale du Québec. Car pour rédiger l'histoire de Ville de Brossard, il nous fallait avoir absolument accès à l'hebdomadaire le plus important de la Rive-Sud de Montréal, le *Courrier du Sud*, publié régulièrement depuis le 27 mars 1947. Les collections de la Bibliothèque nationale du Québec étaient très incomplètes et seul le propriétaire actuel du *Courrier du Sud* possédait une collection complète, mais inaccessible aux chercheurs. Après maintes lettres, rencontres et téléphones, une entente fut conclue entre la Bibliothèque nationale du Québec et le *Courrier du Sud*. À l'automne 1982, la Bibliothèque nationale du Québec commençait le microfilmage et permettait d'avoir accès aux documents originaux pour indexer tous les articles d'importance se rapportant à Brossard. En septembre 1983, la Bibliothèque municipale de Brossard achetait une copie des 49 bobines de microfilms du *Courrier du Sud* de 1947 à 1982. Les usagers l'utilisent depuis ce temps.

La Bibliothèque nationale du Québec a aussi contribué à élargir notre collection en nous retraçant quelques cartes et plans de Brossard en 1867 et au début du 20^e siècle. Elle a enfin permis la reproduction de certaines photographies précieuses à nos recherches.

Grâce à ce travail de collaboration, une partie importante du patrimoine journalistique régional québécois est définitivement conservée et diffusée, devenant un outil de recherche inestimable pour l'ensemble de la population. Il faut souligner ici la rapidité, l'efficacité et la compétence professionnelle de la Bibliothèque nationale du Québec dans ce dossier.



Le Courrier du Sud, vol. 36, n° 40, 5 janv. 1983, p. A 1.

Contribution des citoyens de Brossard

Quant aux autres documents, tous les moyens ont été bons pour les retracer. L'un des plus astucieux que nous ayons trouvé fut de tenir une rencontre historique avec les trois premiers maires de Ville de Brossard, invitant la population à venir discuter, relater des événements... et apporter des documents. Grâce à la coopération de Vidéotron, l'événement fut enregistré sur vidéo-cassettes; les documents apportés par les citoyens furent photographiés grâce à une entente avec une institution universitaire. Ce fut une soirée inoubliable que les citoyens ont fort appréciée parce qu'ils avaient la possibilité de s'impliquer.

Une retombée directe et immédiate de cette soirée fut la création de la Société historique de Brossard.

Brossardana

L'ensemble de ces recherches ont été très fructueuses et nous ont permis de constituer un fonds de documents

relatifs à Brossard et baptisé *Brossardana*, par une analogie, très modeste de notre part, à *Laurentiana*, *Canadiana* et *Americana*. Ce fonds de *Brossardana* est constitué de :

- 5 fonds d'archives
- 31 livres
- 19 articles de périodiques
- 29 périodiques locaux disponibles, sauf quelques-uns, dans leur format original ou microfilmés tels le *Courrier du Sud* et l'*Éveil*
- *Brossardex* ou Index de Brossard qui répertorie 1 400 articles de journaux relatifs à Brossard. Cet index est double : thématique et chronologique.
- plus de 300 photographies numérotées, identifiées, etc. Quelques 25 photographies ont été agrandies, placées sur fond rigide, laminées... et feront l'objet d'une exposition itinérante dans les institutions scolaires de la Ville.
- des coupures de journaux classées par sujets
- des pamphlets, brochures
- etc.

Après plusieurs versions et corrections, un livre a été publié et lancé le 26 septembre 1984. Intitulé *Brossard de 1958 à 1983. La création et l'évolution d'une banlieue*, ce document de 201 pages est unique autant par sa richesse de renseignements (10 chapitres, 29 tableaux, 6 cartes, 120 photographies) que par son contenu bibliographique aussi exhaustif que possible de tous les *Brossardana* actuellement connus et disponibles. Les Brossardois et tous les autres intéressés peuvent maintenant avoir en main chez eux un document qui leur donne un accès très rapide à toute la documentation relative à la Ville de Brossard.

L'histoire locale et le patrimoine documentaire municipal sont des aspects fondamentaux du rôle d'une bibliothèque municipale. C'est là une excellente façon pour la bibliothèque et son équipe de s'impliquer dans la vie et la qualité de la vie de la communauté ainsi desservie. C'est également pour la bibliothèque municipale sa manière propre et originale d'être un jalon régional important dans le cadre d'un réseau national bien établi de l'accès universel aux publications. □

La collection actuelle du *Courrier du Sud* sur microfilm (mars 1947 - décembre 1983) comprend 53 bobines et se vend 1 794,00 \$.

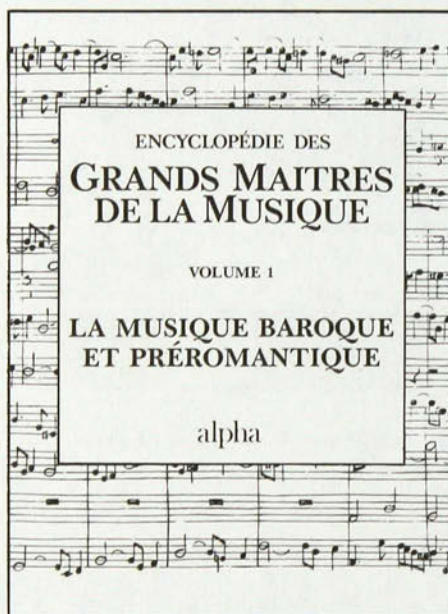
Encyclopédie des grands maîtres de la musique

par **Gabrielle Bourbonnais**

La parution d'une nouvelle histoire de la musique, telle l'*Encyclopédie des grands maîtres de la musique*,¹ suscite toujours beaucoup d'intérêt et de curiosité.

Publiés entre 1981 et 1983, les cinq premiers volumes de l'encyclopédie portent les sous-titres suivants: 1) la musique baroque et préromantique, 2) la musique romantique, 3) l'opéra et le romantisme, 4) la musique nationaliste, 5) la musique du XX^e siècle. D'une présentation soignée, abondamment illustrée, cet ouvrage retrace l'histoire de la musique à travers la biographie et l'analyse des oeuvres des musiciens les plus importants qui ont marqué les différentes époques depuis le 17^e siècle.

Le plan adopté pour chaque grand maître donne une vue globale du compositeur: une biographie situant les influences et les oeuvres suivie de l'analyse des oeuvres qui, tout en étant très poussée, reste accessible même pour un non-spécialiste et, finalement, le catalogue exhaustif de la production



du maître. À cela s'ajoute tout au long de l'ouvrage, plusieurs tableaux chronologiques où sont mis en parallèle les événements majeurs survenus dans tous les domaines depuis l'année 1600 jusqu'en 1982.

Au commencement de chaque volume, on trouve une section intitulée « Les Enregistrements ». Il s'agit d'une discographie sommaire, complémentaire du texte, c'est-à-dire qu'elle est constituée d'un choix d'oeuvres de chacun des grands maîtres étudiés dans le volume et enregistrées sur disques Deutsche Grammophon et Philips. À cette discographie correspond une autre section, à la fin du volume, où sont groupés les textes des enregistrements signalés au début.

Les nombreuses illustrations de l'encyclopédie sont remarquables par la qualité de la reproduction, qu'il s'agisse de photographies ou d'oeuvres d'art. Celles-ci sont toujours en rapport avec une oeuvre musicale citée à la même page; elles s'inspirent des

personnages, des décors, des atmosphères et elles traduisent avec force l'esthétique du chef d'oeuvre musical.

Quelques imprécisions...

Il est à remarquer toutefois, que l'encyclopédie ne comporte pas d'introduction générale; c'est une lacune qui peut-être s'amenuisera avec le temps mais qui pour le moment, agace un peu, du moins à certain point. Par exemple, on ne sait pas si elle comprendra six volumes ou plus et quel sera le sujet du ou des prochains volumes. Il n'en reste pas moins qu'une fois complétée, les professionnels et les mélomanes trouveront toujours beaucoup de plaisir à la consulter. □

¹ *Encyclopédie des grands maîtres de la musique*. Directeur de l'édition française: Roger Favre. — Paris, Alpha, cop. 1981-5 volumes parus. ISBN 2-8270-0642-2 (pour l'oeuvre complète).



Wolfgang Amadeus Mozart.



Johann Sebastian Bach.

On n'a pas l'habitude de voir coïncider ces deux phénomènes. À l'occasion du 450^e anniversaire de l'arrivée de Jacques Cartier en notre pays, tout a été prétexte aux produits de circonstance. Les éditions Art global, qui soignent particulièrement la qualité des livres qu'ils publient, n'ont pas voulu être en reste.

À partir d'une nouvelle amusante de Louis Caron, l'auteur du *Canard de bois* et de la *Corne de brume*, Ara Kermoyan a produit un petit joyau avec *Le vrai voyage de Jacques Cartier*. Disons deux mots de la nouvelle elle-même à cause du sujet fort en vogue ces temps-ci. Il s'agit d'un récit plutôt léger nous présentant Cartier sous l'aspect quelque peu folichon d'un aventurier aux moeurs faciles. Aux prises avec une épouse acariâtre, il ne demande pas mieux que de la quitter pour des excursions lointaines. Il aura loisirs de pratiquer des ébats que sa femme lui reproche amèrement de ne pas réussir avec elle. La statue du grand navigateur s'en trouve un peu déboulonnée.

Mais ce qu'il faut surtout retenir, c'est la présentation matérielle de l'ouvrage. La netteté des caractères typographiques d'autant plus remarquable qu'elle ressort de la texture d'un papier qui boit sans doute facilement les encres, papier Richard Le Bas. Celui de la couverture et des pages de garde vient de la Papeterie Saint-Gilles. Le boîtier, fait main, comme toutes les autres étapes de la confection du livre, est une conception de Pierre Ouvrard, déjà bien connu pour ses créations dans le domaine du livre d'artiste.

L'ouvrage ne comporte aucune illustration, mais les qualités d'ensemble de sa présentation en font un objet à la fois sobre et hautement esthétique dans sa simplicité. Tirage réduit, comme on peut s'y attendre pour ce genre de publication, il est limité à 40 exemplaires plus neuf exemplaires hors commerce. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale est marqué numéro sept et, comme tous les autres, porte la signature de l'auteur.

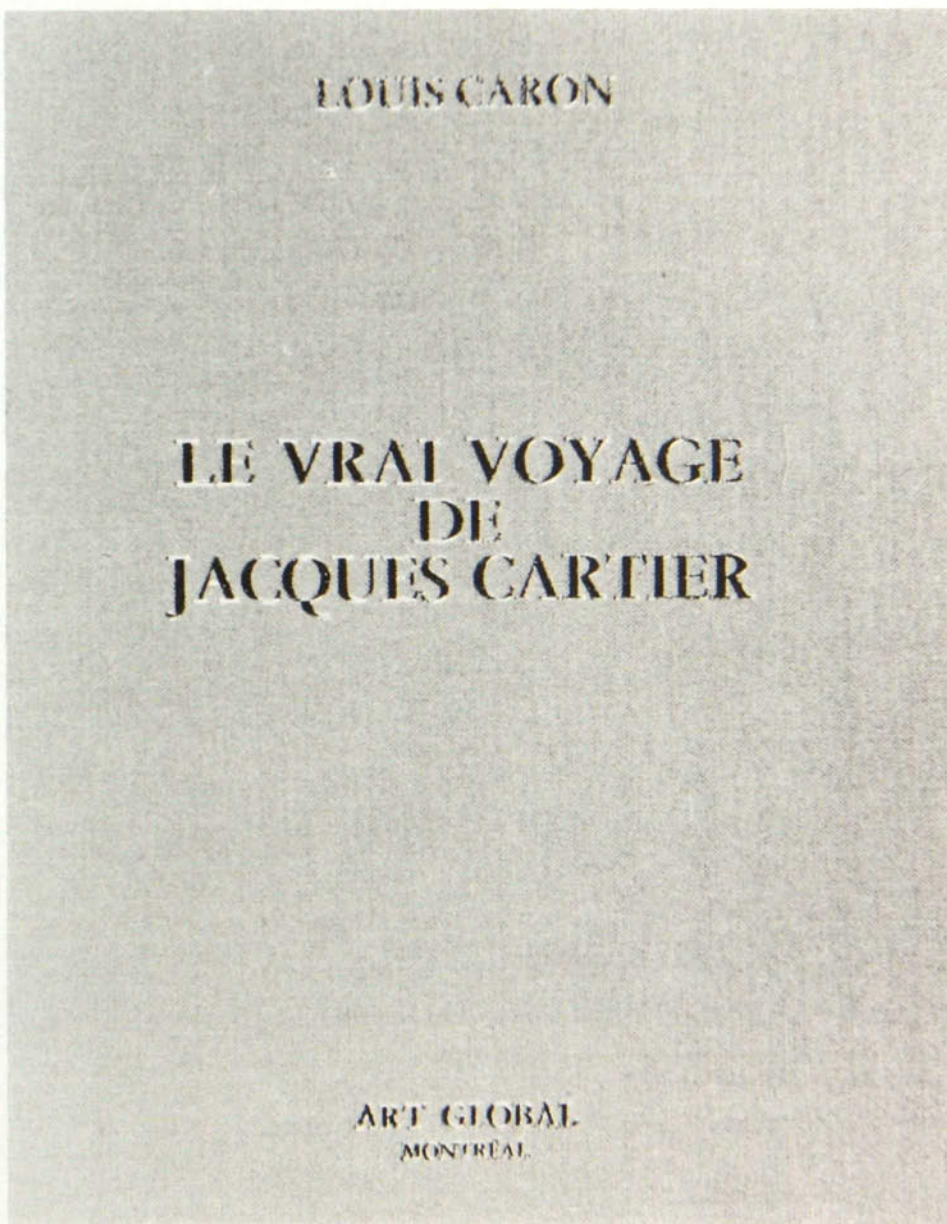
Sur deux plans, et le tirage et le prix de vente, ce livre échappe au dépôt obligatoire au titre de la *Loi de*

L'actualité et le livre d'artiste

par Roland Auger

la Bibliothèque nationale frisant juste la limite des deux normes. Précaution d'homme d'affaires, préoccupation d'en faire une exclusivité pour collectionneurs? La présenta-

tion de l'ouvrage se maintient, en tous cas, au niveau de qualité qu'on a toujours connue à cette maison d'édition. □



CARON, Louis. — *Le vrai voyage de Jacques Cartier*. — Montréal, Art global, 1984. — 48 p. 20 × 26 cm.

Port de retour garanti
Bibliothèque nationale
du Québec
1700, rue Saint-Denis
MONTREAL (Québec)
H2X 3K6

Port payé à Montréal
Courrier de la 2^e classe
Enregistrement 1503

vient de paraître

Les ouvrages de référence du Québec

Supplément 1974-1981



Après la publication de l'édition originale des *Ouvrages de référence du Québec* en 1969 et la parution en 1975 d'un premier supplément pour les années 1967 à 1974, voici un deuxième supplément pour les années 1974 à 1981.

En raison du nombre croissant d'ouvrages de référence paraissant au Québec, il a fallu resserrer les critères d'inclusion. Par ailleurs, il importe de souligner que le dépouillement de la *Bibliographie du Québec* s'étant prolongé jusqu'en 1983, l'on trouvera souvent dans les annotations des références à des titres parus en 1982 et en 1983, lesquels font également l'objet d'inscriptions dans l'index. Le cadre de classement systématique reste analogue aux ouvrages précédents. Dans les annotations, les références bibliographiques sont réduites au minimum: titre et renvoi au numéro approprié dans *Bibliographie du Québec*.

L'index a fait l'objet d'améliorations pour en rendre la consultation encore plus aisée. La présentation matérielle a été sensiblement rafraîchie.

Il faut souligner que les structures qui assuraient la prise en charge de ce répertoire n'existent plus, de sorte que les mises à jour ou refontes se révèlent problématiques.

L'ouvrage est en vente au prix de 5 \$. Disponible en s'adressant au:

Service de l'édition
Bibliothèque nationale du Québec
1700, rue Saint-Denis
MONTREAL (Québec)
H2X 3K6